

LE PLAISIR des Livres

Montréalaisir: une librairie qui se cherche dans un endroit à devenir

FRANCE LAFUSTE

DE L'EXTÉRIEUR, le bâtiment en impose. Construit en 1905 par la famille Louis-Joseph Tarte, sur la rue Sainte-Catherine est, angle Hôtel-de-Ville, il a vibré pendant 65 ans du bruit continu des presses du journal *La Patrie*. De l'existence du journal, il ne reste aujourd'hui que son nom gravé dans la pierre, au-dessus de la porte d'entrée. De 1974 à 1984, l'immeuble austère a abrité la fine fleur de la technologie (Haute École de technologie). Aujourd'hui, il s'appelle Montréalaisir, complexe commercial sur trois étages comprenant librairie générale, magasin de disques et restaurant diététique. Place au high tech, vive le m² vital, la lumière éclatante, l'ordonnement parfait des lieux. « C'est Yvon Goyette, propriétaire du Marché du livre, qui a eu le premier l'idée de s'aventurer dans l'édifice », dit Robert Leroux, son associé et directeur commercial de la librairie. M. Goyette s'est adjoint des designers de renom pour réaliser le projet d'une librairie avec mezzanine circulaire. Le client est conduit tout naturellement d'une section à une autre par des escaliers aux rampes rouges. Le concept, nouveau au Québec, semble plaire, même si certains clients, me confie Roland Carey, responsable de la section livres, se perdent un peu dans le dédale des aires de circulation et manifestent parfois une certaine impatience.

Montréalaisir, installé dans l'ancien immeuble du journal *La Patrie*, angle Sainte-Catherine et Hôtel-de-Ville.

La librairie offre de 50,000 à 60,000 volumes : livres de poche, bandes dessinées, dictionnaires, best-sellers, tous présentés par sections. L'accent est mis sur les livres d'art — photographie, peinture, musique —, sur les dictionnaires et la littérature générale. Roland Carey et Robert Leroux considèrent, toutefois, qu'une librairie générale doit diversifier ses produits pour attirer la clientèle. Ainsi, Montréalaisir vend, en plus des li-

vres, des cassettes vidéo consacrées à des séries télévisées ou à des opéras comme *Carmen*. Il est question, avance M. Carey, d'installer dans peu de temps un écran vidéo pour renseigner les clients sur les titres disponibles.

Montréalaisir est une histoire qui met en scène trois personnages : Yvon Goyette, Jean Monté, Roland Carey. « En 1983, raconte ce dernier, on cherchait à s'implanter dans le

milieu du livre. L'occasion nous a été donnée lorsqu'une librairie de Laval a fait faillite. » C'est le début du premier Marché du livre suivi, un an plus tard, par une librairie du même nom, angle Berri et de Maisonneuve.

1986 : la librairie à lire ouvre ses portes dans un centre commercial de Longueuil, en même temps que Diffusion Alain, grossiste en soldes

Voir page D-8 : Montréalaisir



Nos collaborateurs ont lu...

□ *Guide d'identification des oiseaux de l'Amérique du Nord*, de la National Geographic Society/D-2 □ *Écrivains contemporains. Entretiens 4*, de Jean Royer/D-3 □ *La Fille de Thomas Vogel*, de Lise Vekeman/D-3 □ *Yves Beauchemin, en toute simplicité*, un dossier de la revue *Voix et images*, littérature québécoise/D-3 □ *Les Pèlerins d'Utérre*, de Marian Pankowski/D-4 □ Les ouvrages traduits en français du poète et romancier albanais Ismail Kadaré/D-4 □ *Les Roses de Pline*, d'Angelo Rinaldi/D-5 □ *Et les enfants joueront jusqu'à la nuit*, de Henri Queffélec/D-5 □ *Mon histoire de la littérature française contemporaine*, de Jacques Brenner/D-5 □ *André Frénaud*, de Peter Broome, René Char, de Christine Dupouy, et *Ingeborg Bachmann*, des *Cahiers du Griffon*/D-5 □ *La Vie de Liszt est un roman*, de Zsolt Harsanyi, et *Petite Histoire du bandonéon et du tango*, d'Arturo Penon et Javier Garcia Méndez/D-6 □ *Maternité en mouvement*, ouvrage collectif/D-6 □ *Guide du tube*, chez Laffont/Seghers/D-6 □ *Les Chinois à Montréal, 1877 à 1951*, de Denise Helly/D-7 □ *L'État de la France et de ses habitants*, sous la direction de Minelle Verdé/D-7 □ Le dernier numéro de la revue *Anthropologie et Sociétés*, publiée par l'Université Laval/D-2 et D-7 □ *Carnets de guerre*, de Claude Châtillon/D-8 □ En réédition, l'essai de Victor-Lévy Beaulieu sur *Jack Kerouac*/D-8

Montréal, samedi 7 novembre 1987



TAD SZULC (à gauche) avec Fidel Castro, à la Havane en 1985.

Une carrière et trois ans à scruter l'énigme Castro

CLÉMENT TRUDEL

UN TORRENT de discours, un parti pris tiers-mondiste, c'est Fidel Castro. Tad Szulc, c'est l'enquêteur minutieux, ne délaissant aucun témoin. La rencontre de ces deux êtres a produit un monumental « portrait critique » de Castro sur lequel tiqueront les inconditionnels de Fidel. Depuis la sortie du livre aux États-Unis, des anti-castristes accusent Szulc de complaisance : « À Miami, on a failli me lyncher », confie avec amusement l'auteur.

Szulc tente ici de décrypter une personnalité complexe, sans jouer au psychologue amateur ni au freudien du dimanche. Le jeune Castro est manipulateur, colérique. Il y a aussi en herbe l'*hidalgo* généreux qui conspu les profiteurs, sûr de la stature qu'il acquerra sur les traces de José Martí. L'adulte est réticent à parler

du père, sorte de seigneur champêtre!

L'auteur a connu Castro à La Havane, au début de la révolution (1959) en tant qu'envoyé du *New York Times*. La mémoire prodigieuse qu'on lui connaît viendra-t-elle à défaut? Peut-être. En 1984, le *Lider maximo* donne son OK de principe.

Castro : 30 années de pouvoir absolu, aux éditions du Roseau, fait 700 pages. Le sous-titre français a surpris l'auteur. « Le texte ne change pas, heureusement. » Suédois, Turcs, Japonais, Espagnols, Portugais, Brésiliens et Allemands ont déjà acheté les droits de ce « critical portrait » de Castro. Détails à foison, tirez vos conclusions.

Les pistes sont parfois brouillées. Szulc essaie de répondre à l'essentiel : quand Fidel est-il devenu marxiste? a-t-il suivi Chibas et le

Voir page D-8 : Tad Szulc

Jean d'Ormesson: «Je donnerais tout pour écrire encore un ou deux autres bons livres»

GUY FERLAND

LORSQUE Jean d'Ormesson vous met la main sur l'épaule, en vous regardant avec ses yeux bleus perçants, et qu'il vous parle doucement, vous ne pouvez qu'être séduit et acquiescer à ses propos. Il vous entretient le plus simplement du monde de sa vaste trilogie de plus de 1,000 pages qu'il vient de terminer avec *Le Bonheur à San Miniato* (JC Lattès). Ses nombreux titres honorifiques lui permettent d'oublier toutes les fausses prétentions à la gloire et de se concentrer sur l'écriture. Sa seule vraie passion. Il peut se vanter, sans fausse modestie, d'être un des rares écrivains français à vivre de sa plume.

Avec *Le Bonheur à San Miniato*, est-ce vraiment la fin du cycle du *Vent du soir*? « Oui, la boucle est bouclée. Le premier paragraphe du premier volume est le même que le dernier du dernier volume. Il n'est plus possible, aujourd'hui, d'écrire, comme le faisait Jules Romains, des suites de 27 volumes. Tout va trop vite maintenant. J'ai essayé de faire le roman du siècle. De la moitié du 19^e siècle, lorsque le monde devient unifié sous l'impact du bateau à vapeur et du chemin de fer, aux années 1950. La globalité m'a toujours fasciné. Ma trilogie est un roman des transports; des transports sentimentaux et des transports modernes. »

Du temps

Dans l'immense saga du *Vent du soir*, il y a beaucoup de personnages. Les quatre sœurs O'Saughnessy, bien sûr, et les quatre frères Romero, mais également Winston Churchill, Scott Fitzgerald, Ernest



ORMESSON (Jean, Bruno, Wladimir, François-de-Paule LEFEVRE d'ORMESSON, comte Jean d'), chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des arts et des lettres, officier de l'Ordre national du mérite, chevalier des Palmes académiques, membre de l'Académie française (élu le 18 octobre 1973 au fauteuil de Jules Romains), etc.

PHOTO JACQUES GRENIER

Hemingway, Staline, Brasillach, de Gaulle, Hess, Hitler, George Patton, Roosevelt, etc. Il est difficile d'établir qui est le personnage principal. « Le personnage principal de mon ro-

Voir page D-8 : D'Ormesson

L'Héritage ou le rêve d'écrire



L'Héritage, le téléroman de Victor-Lévy Beaulieu produit à Radio-Canada, était d'abord un roman. Le premier tome de l'oeuvre paraîtra aux éditions internationales Alain Stanké la semaine prochaine, en coédition avec les entreprises Radio-Canada qui nous ont permis de vous en présenter aujourd'hui, en exclusivité, un extrait significatif. Pourquoi Philippe Couture est-il un écrivain raté? Qu'est-ce qui fait râler Xavier Garneau contre tout le monde? Pourquoi sa fille Myriam veut-elle l'oublier? La bonnasserie de l'homme-cheval vaut-elle un amour romantique? Le fleuve ne charrie-t-il que des misères? Ce roman nous emporte au coeur de la mythologie québécoise. L'extrait de *L'Héritage* que nous vous présentons constitue le coup d'envoi de ce roman.

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

BIEN que le jour soit depuis longtemps levé, faisant jaillir la lumière au travers des fentes du store de la fenêtre, Philippe Couture ne s'en rend pas compte. Revêtu de sa chienne de garagiste et calotté de cette visière verte qui paraît lui couper le front en deux, il écrit lentement à la plume sur de grandes feuilles lignées, si absorbé qu'il en a oublié le soleil et la tasse de café qu'il s'est versée tard dans la nuit quand, après être entré dans la chambre, il a allumé le globe de verre de la vieille pompe à essence qu'il y a à côté de son petit pupitre, près de ce maigre rayon de bibliothèque dans lequel de vieux livres de poche, pages écornées, couvertures défraîchies, sentent la moisissure.

De toute la nuit, Philippe Couture n'a pas jeté un seul regard au lit, masse de cuivre resplendissante à l'autre bout de la chambre et que recouvre, toute chamarrée de couleurs fauves, cette courtpointe agencée patiemment par sa mère toute cette année-là qu'elle avait mise à mourir. La veille au soir, une fois les bureaux de Médiatexte fermés, Philippe Couture avait traversé le long corridor menant à son studio, ouvert la porte, content de se retrouver enfin de l'autre bord des choses, dans cet immense studio dont les fenêtres donnent sur le Saint-Laurent et qui, tout au fond, abrite cette chambre où il se retrouve toujours dès que la nuit, par grandes envolées sombres, s'empare de Montréal. La porte de la chambre refermée sur lui, Philippe Couture avait enlevé son veston et pris la chienne de garagiste qu'il suspend habituellement à la vieille pompe à essence, s'en était revêtu puis, tout en s'installant à son petit pupitre, il avait mis au-dessus de ses yeux la visière verte. Une fois assis au petit pupitre, il n'avait plus pensé à rien d'autre qu'à écrire, comme il s'y livre toutes les nuits, avalé par le mouvement très lent de sa plume sur le papier, et qui fait venir les mots, pareils à des grappes si chargées que le regard même s'abolit dedans.

Mais c'est le matin maintenant, qui chasse les mots et fait revenir l'exigence du quotidien. Quand on en est là, l'écriture n'est plus que ce

Suite à la page D-2



PHOTO ANDRÉ LECOZ/ Radio-Canada

Philippe Couture : « Ce n'est pas avec ce genre de poésie-là qu'on gagne le prix David, c'est certain... » (C'est le comédien Jean-Louis Millette qui incarne ce personnage dans le téléroman diffusé depuis quelques semaines par le réseau de télévision de Radio-Canada.)

Nicole Brossard
Le Désert mauve
Roman



• l'Hexagone

Nicole Brossard LE DÉSERT MAUVE

- L'action se passe en Arizona autour de quatre femmes et de "l'homme long" sorte de demiurge de la destruction.
- *Le Désert mauve*, la fureur de vivre, la quiétude, la beauté, mais aussi les essais nucléaires et la mort.
- Renouvelant son approche romanesque, Nicole Brossard signe ici un texte éblouissant et accompli.

ROMAN

l'Hexagone

COLLECTION FICTIONS

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise



LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Il y aura toujours des printemps en Amérique	Louis-Martin Tard	Libre Expression	(1)*
2 Un certain goût pour la mort	P. D. James	Mazazine	(2)
3 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(3)
4 Les Filles de Caleb II	Arlette Cousture	Qué./Amérique	(7)
5 Les Grands Désordres	Marie Cardinal	Grasset	(6)
6 Un singulier amour	Madeleine Ferron	Boréal	(5)
7 Des cerisiers en fleur, c'est si joli	Marceline Claudais	Mortagne	(-)
8 L'Amour au temps du choléra	G. Garcia Marquez	Grasset	(8)
9 L'Univers est dans la pomme	Marc Favreau (Sol)	Stanké	(4)
10 La Maison des jours heureux	Danielle Steel	Libre Expression	(-)

Ouvrages généraux

1 Astérix chez Rahazade	R. Goscinny A. Uderzo	Albert René	(1)
2 L'État du monde 87-88	Collectif	Boréal	(2)
3 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(3)
4 Sauvez votre corps	Kousmine	Laffont	(4)
5 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Parolette, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Libraires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve, Drummondville : Librairie française.

* Le chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers Le monde merveilleux des oiseaux

GUIDE D'IDENTIFICATION DES OISEAUX DE L'AMÉRIQUE DU NORD
National Geographic Society
les éditions Marcel Broquet
1987, 472 pages

FRANÇOISE LAFLEUR

SAVIEZ-VOUS que l'urubu à tête rouge plane souvent les ailes un peu relevées ? Et que l'urubu noir et blanc plane les ailes droites ? Avez-vous déjà remarqué qu'on trouve rarement en forêt le moineau domestique qui abonde sur les pelouses et trottoirs en milieu urbain ? Et que l'alouette des champs, oiseau tout brun à bec fin, dresse sa huppe modeste lorsqu'elle est troublée ? Êtes-vous étonné d'apprendre qu'il existe neuf sortes d'hirondelles en Amérique du Nord et que quatre d'entre elles logent au Québec ?

Plus de 800 espèces d'oiseaux nichent en Amérique du Nord. Plusieurs y sont régulièrement de passage. D'autres s'y égareront à l'occasion. Un oiseau égaré est celui qui s'écarte de sa migration habituelle. Un oiseau visiteur est celui qui fait un arrêt en cours de migration ou ce-

lui qui fait une incursion hors de son aire d'habitation. Les égarés et les visiteurs sont imprévisibles. Mais comment les reconnaître ? Comment savoir qui est cet oiseau venu se poser au bord de la fenêtre ? Et celui-là qui virevolte au fond de la cour ?

Il ne s'agit pas seulement de voir les oiseaux mais de les identifier avec certitude. Pour connaître le plus d'espèces possibles et pour mieux reconnaître les oiseaux du voisinage, il faut se munir d'un bon guide d'identification. La publication de la National Geographic Society, réalisée en français et adaptée pour le Québec par les éditions Marcel Broquet, est l'un des plus beaux ouvrages publiés à ce jour sur la gent ailée du continent.

De superbes illustrations en couleurs accompagnent une carte de répartition et un texte descriptif pour chaque oiseau. On y trouve tous les indices nécessaires à l'identification : les plumages, les traits de terrain, la taille, les chants et les cris, le comportement, l'habitat, les saisons, etc. La qualité de l'ouvrage en fait un outil indispensable pour tout ornithologue amateur ou professionnel.

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau de Télé-Métropole, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau français de Radio-Canada, dimanche à 13 h, deuxième volet d'un entretien de l'animateur de *Rencontres*, Marcel Brisebois, avec la linguiste et psychanalyste Julia Kristeva.

Au réseau français de Radio-Canada, le dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois un écrivain.

A TVFQ (câble 30), dimanche à 14 h, *Apostrophes* : sous le thème « Visages de femmes », Bernard Pivot reçoit, entre autres, Michèle Fitoussi et Françoise Sagan.

Au réseau Vidéotron, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 14 h 30, vendredi à 4 h 30, samedi à 16 h 30 et dimanche à 10 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de Radio-Canada, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

RADIO FM

À CIBL-FM, Montréal, dimanche à 17 h 30, à l'émission *Textes*, Yves Boisvert lit des pages de Hélène Monette. L'émission est une présentation des *Écrits des Forges*.

À Radio-Canada, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère. Chroniqueurs : Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert. Animatrice : Réjane Bougé.

À Radio-Canada, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature québécoise, animé par Marie-Claire Girard. « Batailles », conte inédit de Lise Gauvin lu par Madeleine Arsenault.

À Radio-Canada, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles* (science-fiction, policier, bande dessinée). Animateur : André Carpentier.

À Radio-Canada, mercredi à 22 h : *Littératures*. « Figures de la littérature italienne » (6e de 10 émissions).

À Radio-Canada, jeudi à 16 h : *Les idées à l'essai*. Claude Lévesque s'entretient avec Heinz Weinmann, auteur du livre *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire* (l'Hexagone). — M.M.

L'Héritage

Suite de la page D-1

qui se refuse d'elle, éclatement de l'oeil dans la lumière. Aussi, Philippe Couture redresse-t-il enfin la tête, faisant basculer le dossier de son fauteuil avant de prendre la feuille qu'il y a sur le petit pupitre et, à voix basse comme il le fait toujours, il se met à lire ce qui de la nuit s'est métamorphosé en mots :

Dans ce temps-là, le fleuve appartenait à tout le monde. Dans ce temps-là, le fleuve n'était pas qu'une voie d'eau, c'était grand comme le pays et c'était plein de gens qui l'habitaient de chaque bord, aussi bien dans le bas que dans le haut. Dans ce temps-là, ma mère n'était pas morte, et c'était tout près du fleuve, dans le coeur même de Montréal. L'hiver, ma mère m'emmenait parfois patiner sur le fleuve, et il y avait tant de rire que le froid ne pouvait nous atteindre. Dans les grandes vacances de l'été, nous allions très loin le long du fleuve, avalés par la magie de l'eau, enviant tous ces gens qui en habitaient les bords, loin de Montréal — Montmagny, Kamouraska, Cacouna, les Trois-Pistoles... Tant de fleuve, toujours le même partout bien que jamais pareil !

Sa lecture terminée, Philippe Couture fait basculer encore davantage son fauteuil. Il prend la tasse de café sur le petit pupitre, en boit une gorgée, grimace parce qu'il est froid. Il hoche la tête, regarde les mots qu'il a écrits, et pense *Ce n'est pas avec ce genre de poésie-là qu'on gagne le prix David, c'est certain. On se noie dans l'eau du texte et puis... et puis c'est tout !*

Il fait toutefois une dernière tentative, relit *Dans ce temps-là, le fleuve appartenait à tout le monde*, et grimace encore, mais ce n'est pas à cause du café qui est froid. Il prend la feuille sur laquelle il a raté toute la nuit, la froisse, et se dit à lui-même :

— Quand on écrit pour soi, on n'a pas le droit d'être dérisoire de même ! Voyons donc, mon pauvre Philippe Couture !... Recommence-moi tout cela !

Il trempe sa plume dans l'encrier et se remet, sur une nouvelle page blanche, à écrire. *Ce temps-là, c'est le nôtre maintenant... et les gens du fleuve y vivent toujours... mais pourquoi et comment... et de quelle... Mais tout de suite Philippe Couture hoche la tête, froissant encore une fois la feuille et la jetant par terre puis, après s'être passé les mains dans le visage, il bâille et ferme les yeux, pensant *Mon oeil nocturne doit se refermer puisque c'est le jour maintenant. Miriam, Stéphanie et Eugénie sont sûrement tous au bureau déjà, à tourner en rond autour des machines, et attendant que j'aile les rejoindre.**

Pourtant, il reste là, assis dans son fauteuil, incapable de faire le moindre mouvement. Philippe Couture est toujours ainsi lorsqu'il vient de passer une nuit à écrire, aussi vanné que la poésie qui se refuse en lui. Il aura besoin d'un certain temps pour s'oublier dans ce qu'il est et pour faire revenir le monde diurne, celui qui se limite à Médiatexte, petit atelier qu'il a hérité de son oncle, jadis spécialisé dans la rédaction, la composition et l'impression de cartes d'affaires, et qui se charge maintenant d'à peu près n'importe quoi, aussi bien de tracts publicitaires que de monographies d'hommes politiques, de grilles de mots croisés, cachés ou mystérieux, l'éclatisme des cruciverbistes étant en soi une exigence quand la nuit se laisse happer par le jour pour que la poésie ne devienne plus qu'une lointaine et presque inaccessible possibilité.

La tête renversée par derrière, Philippe Couture y pense alors que le jour ne fait que repousser encore plus loin ce qui de la nuit était chaud, non dans les mots venant sur le papier mais dans le corps qui les ameutait, par floppés mouillants.

Philippe Couture ferme les yeux et seuls les doigts de sa main droite bougent sur la pile de feuilles qui sont encore sur le petit pupitre parce qu'il n'a pas eu le courage de les jeter au panier, ce qu'elles méritaient pourtant. C'est en tous les cas ce que semble dire le regard de la mère de Philippe Couture dont le portrait, dans son encadrement doré, fait office de presse-papier sur cette pile de feuilles écrites tout au long de la nuit. [...]

(Tous droits réservés, 1987, les éditions internationales Alain Stanké et les entreprises Radio-Canada.)

De défis en défis

« Anthropologie et sociétés » fête son dixième anniversaire

LES REVUES

JULIE STANTON

QUÉBEC — Dense, analytique et hautement spécialisée, la revue *Anthropologie et Sociétés* fête cette année ses 10 ans d'existence par la passation des pouvoirs.

Désireux de franchir la barrière de la lecture, de l'écriture et de la recherche, son directeur-fondateur, Yvan Simonis, s'éloigne, en effet, du feu de l'action et de l'édition dont la responsabilité incombe maintenant à Mikhaël Elbaz. À lui de jouer et de relever les nombreux défis reliés, d'une part, à la publication scientifique (pour ne pas dire à la publication tout court) et, d'autre part, à la revitalisation de cette discipline qui doit investir aujourd'hui de nouveaux champs de connaissance, ethnies nomades et sédentaires ayant été toutes nommées, décortiquées, analysées, évaluées à la grandeur de la planète sur laquelle, à l'aube de l'an 2000 et des voyages sur Mars, le lointain et le proche se livrent à un ambigu chassé-croisé !

Mais les défis ne semblent pas effrayer ni l'artisan des premières heures d'*Anthropologie et Sociétés*, ni celui qui doit en assurer le futur. Publiée par le département d'anthropologie de l'Université Laval, distribuée en France et tirée à quelque 1,200 exemplaires, la revue est l'une des deux seules du genre, c'est-à-dire d'anthropologie générale, à paraître dans le monde francophone. Éditée par le Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, son unique homologue est connue sous le titre de *L'Homme*.

« Au départ, explique M. Simonis, nous étions convaincus, non seulement d'avoir quelque chose à dire, mais de posséder également un marché pour notre publication dont l'un des buts initiaux visait l'entrée des anthropologues québécois sur la scène

internationale. Composé de six hommes et d'un nombre analogue de femmes, notre comité de rédaction a pris le parti, dès le départ, de représenter au maximum la diversité des intérêts quant aux réalisations du Québec dans le domaine. Un Québec à la frontière du monde francophone et anglophone. D'où sa spécificité et sa richesse. Un Québec à la frontière aussi de l'empire américain et des ambitions françaises, ce qui l'amène à se nourrir de ces influences extérieures mais sans en reproduire nécessairement les discours. D'où une originalité lui permettant de refléter et de publier sur des sujets différents de ceux qu'on retrouve classiquement dans les revues d'anthropologie. Un autre de nos défis ! »

Anthropologie et Sociétés publie trois numéros par année, chacun portant sur un thème précis tout en présentant divers articles hors-thème et ses rubriques régulières dont « Débats » qui, on s'en doute, offre l'occasion de croiser le fer avec gens du milieu ou issus de disciplines connexes, gens d'ici ou d'ailleurs.

Choisis deux ans à l'avance sur synopsis, les thèmes retenus sont en fonction de l'intérêt pressenti pour le phénomène appelé à être examiné ici sous la loupe et par la lorgnette anthropologiques, mais aussi avec le concours de sociologues, politologues, urbanistes et autres intervenants qui se sentent plus spécialement concernés par un sujet donné. Selon mes interlocuteurs, le point de vue des femmes anthropologues serait considéré ici comme essentiel car « solidaires les unes des autres dans le domaine, les femmes ont imposé une anthropologie à voix multiples et l'on s'est vite rendu compte de la richesse de leur réflexion ».

Des deux numéros parus cette année, « Enjeux et contraintes » interroge les rapports hommes-femmes, tandis que « Indiens, paysans et femmes d'Amérique latine » (recension

en page D-7) rassemble des textes qui illustrent certaines tendances de la recherche anthropologique en Amérique latine. À venir, une thématique sur les « Sociétés et pratiques anthropologiques de la périphérie » : lire, anthropologies du Québec, de l'Afrique, du Danemark, de l'Australie ou de tout autre société hors des empires anthropologiques, américain, français et britannique.

La publication semblant bénéficier de bases solides, Mikhaël Elbaz

croit, pour sa part, que « les cinq prochaines années doivent servir à consolider les acquis, oui, mais aussi à insérer *Anthropologie et Sociétés* de plus en plus profondément dans le milieu professionnel québécois et international. Ouvrir les débats, réfléchir avec justesse la recherche et les actions de l'anthropologie québécoise et contemporaine, augmenter de 650 à 800 le nombre de nos abonnés, voilà les prochains défis qui nous attendent ».

LA RECHERCHE

Les liquides magnétiques

par J.-C. Bacri, R. Perzynski et D. Salin

Les protéines des membranes

par J.-L. Popot

Les mirages gravitationnels

par A. Blanchard, F. Hammer et C. Vanderriet

Le "desktop publishing"

par P. Vandeginste

Les hydrates de gaz : de l'énergie congelée

par Y. Makogon

etc...



Les militaires et la science entretiens avec P.-I. de Saint Germain

N 192 - 4,50\$

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à :

Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

«Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.»

L'ACCÈS À L'INFORMATION

ça m'intéresse!



Une vie privée mieux respectée un citoyen mieux informé

Cinq ans après l'adoption à l'unanimité de la Loi sur l'accès aux documents des organismes publics et sur la protection des renseignements personnels, la vie privée des Québécois est-elle mieux protégée? Le citoyen est-il mieux informé?

Dans ce document, la Commission d'accès à l'information, 1987, 196 pages EOG 24203-2

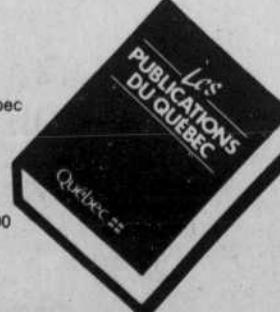
11,95 \$

En vente dans nos librairies, chez nos concessionnaires, par commande postale et chez votre librairie habituelle.

Les Publications du Québec
C.P. 1005
Québec (Québec)
G1K 7B5

Vente et information :
(418) 643-5150
(Sans frais) 1-800-463-2100

Québec



NOUVEAUTÉ

IDEAL STANDARD

296 p.
13,95\$

guérin littérature
Distribution: Québec Livres

Le goût de prolonger le dialogue avec les écrivains

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS
Entretiens 4
Jean Royer
Montréal, l'Hexagone
1987, 280 pages

LES ESSAIS

LORI SAINT-MARTIN

LES ÉCRIVAINS ont-ils quelque chose à dire qu'ils n'ont pas déjà exprimé dans leurs livres? Certains se taisent avec obstination — on pense à Beckett en France, à Thomas Pynchon aux États-Unis, à Réjean Ducharme au Québec — sans que leur oeuvre s'en porte plus mal. D'autres, plus bavards ou plus sollicités, multiplient les interventions, avec plus ou moins d'à-propos.

Ceux qui pratiquent l'entretien littéraire, comme Jean Royer le fait depuis plusieurs années au DEVOIR et dans les quatre volumes des *Écrivains contemporains*, tiennent pour acquis qu'il s'agit non seulement d'une porte vers l'oeuvre ou, pour reprendre les mots de l'auteur, d'une sorte de préface, mais en même temps d'un texte complet en lui-même, qui possède une valeur littéraire propre. En plaçant au tout début du livre un bref essai sur l'entretien, Jean Royer veut retracer l'histoire de ce genre littéraire en France, en Allemagne et au Québec et, surtout, préciser une théorie et une pratique personnelles.

Pour lui, pas question de présenter l'entretien à l'état brut, de se contenter de reproduire les questions et les réponses enregistrées. Il faut récrire

le tout si l'on veut en assurer l'intérêt artistique. Ce travail relève donc du journalisme, de la critique littéraire et de la création.

Ainsi, l'entretien réussi sera à la fois « un portrait d'écrivain, une introduction à son oeuvre et une page d'histoire littéraire vivante ». Le défi est de taille, et relevé fort habilement : le plaidoyer en faveur de l'entretien convainc par l'exemple. Défilent devant nous, dans ce livre, 32 écrivains du Québec, des États-Unis, de France et d'Italie. L'intervieweur s'efface, et les auteurs s'expriment, d'une voix chaleureuse, moqueuse, distante ou engagée, selon le cas.

Leurs sujets de prédilection? L'enfance, l'amour (sur ce sujet, ils profèrent autant de banalités que quiconque) et, bien sûr, l'écriture et le rôle de l'écrivain. Pour Gaston Miron, les créateurs doivent « maintenir l'espoir »; Maurice Roche, devant l'imminence de la mort, veut « ré-unir le monde en un seul corps, celui du texte ». Alain Gerber s'adresse à une personne précise : « On écrit pour un visage. » Écouter l'autre et s'en rapprocher « est ce qui compte, affirme Alain Borer. Pauline Harvey cherche à « produire un effet de bonheur » sur le lecteur, tandis qu'André Frénaud interroge « le sens de l'existence et du malheur dans le monde ».

De l'ensemble, certains entretiens se démarquent : Marie Susini fascinée par le soleil noir de la Corse; Georges Belmont, ami de Beckett, Joyce et Miller; François Maspéro, cruellement lucide : « Je suis un petit perroquet dans un coin du zoo cul-

turel français. » D'autres entretiens, comme celle de Carole Massé, donnent prise sur une écriture en mouvement, en devenir.

L'entretien réalisé avec Marie Uguay, qui se savait, à 26 ans, près de la mort, vibre d'émotion contenue. La sérénité, l'angoisse d'une femme qui dit être « menacée dans (son) corps, dans (sa) vie » et qui s'efforce de saisir l'instant présent par l'écriture, nous touchent : « J'avais l'impression que ma vie était faite d'avance, dit-elle, mais je sentais un monde en moi ».

Les propos de Maurice Roche s'imposent tout autant, mais pour d'autres raisons. L'auteur de *Compact* et d'autres livres souvent jugés illisibles se livre ici à de brillantes acrobaties. « J'ai été fasciné par sa voix insupportable », écrit Jean Royer. Compositeur d'abord, Maurice Roche fait jouer les sonorités, le tracé des mots sur la page : « Il est évident qu'un écrivain réussi n'est jamais qu'un musicien raté. »

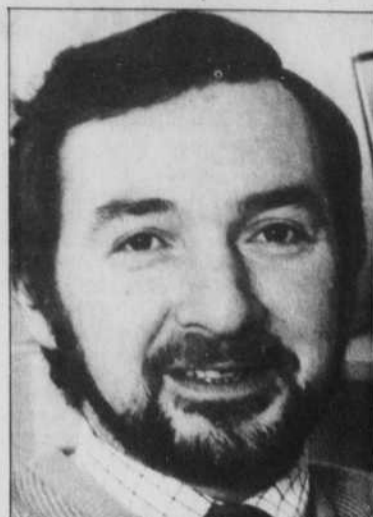
On peut s'amuser aussi à dégager

de l'ensemble des lignes de force et des divergences. Les Québécois (mais pas les Québécoises) parlent beaucoup plus de politique que les Européens, comme en témoignent les entretiens avec Paul Chamberland, Pierre Vadeboncoeur et Jacques Godbout.

Plusieurs auteurs décrivent l'influence stérilisante du Nouveau Roman sur les jeunes auteurs ou le narcissisme de la poésie moderne, qui, selon Alain Bosquet, n'a « plus de thème que la poésie elle-même ».

Sur la poésie, justement, les avis sont partagés. Plusieurs y voient la forme littéraire la plus achevée. À l'opposé, François Ricard, après Kundera, en méprise les épanchements faciles et fait l'éloge d'une prose ironique, décapante et critique.

Dans les livres comme dans la vie, il y a des écrivains qui s'expriment mieux que d'autres. Il reste qu'*Écrivains contemporains 4* nous en révèle plus d'un et nous communique



PHOTOS JACQUES GRENIER

PAULINE HARVEY (à gauche) et FRANÇOIS RICARD.

l'envie d'en redécouvrir d'autres. On peut considérer que la plus haute réussite de Jean Royer consiste à

nous donner le goût de prolonger le dialogue avec les écrivains, si bien amorcé ici.

Les sentiers de la peur

LA FILLE DE THOMAS VOGEL
Lise Vekeman
Chicoutimi, éditions JCL, 1987

LETTRES QUÉBÉCOISES

BENOIT LACROIX

LA PEUR fait partie de nos moeurs. Plus souvent en fin de siècle. Elle est partout, même dans les églises. « Pire que le loup », elle a de grands yeux et bon pas. « Quand vient la

nuit, elle se tient à la porte et le jour elle reprend le chemin des collines », dit-on en Afrique. Nous le savons : la peur peut rendre les gens bizarres, fuyards, mal adaptés et agressifs, mais elle peut tout aussi bien fasciner et, en contrepartie chez les plus racés, devenir une énergie créatrice et l'occasion d'oeuvres souvent magnifiques et durables.

Dans son dernier livre, *La Fille de Thomas Vogel*, paru récemment aux éditions JCL, la Québécoise Lise Vekeman a écrit le roman d'une enfance apeurée qui redoute le monde

des adultes avec tous les rêves, les épreuves et, finalement, les déceptions que l'on devine. Mais, attention ! Lise Vekeman ne ménage pas son lecteur, encore moins sa lectrice : elle opère à chair vive, à coeur ouvert et sans l'anesthésie habituelle du style tricoté. Comme ces enfants qui se cachent pour être trouvés, comme font souvent les mystiques quand ils accusent Dieu de leur « nuit obscure », son héroïne est à la fois mobile et secrète, muette et provocatrice; elle n'appartient à personne parce qu'elle souhaite vivement appartenir à tout le monde tellement la passion d'être aimée est, chez Anna Vogel, tout autant implicite qu'affirmée.

À la fois tenace, exigeante et ferme dans ses propos, Lise Vekeman n'écrit pas des romans faciles. Après *L'itinéraire*, (1984), qua-

lité de « long itinéraire de dépersonnalisation », voici que, de saison en saison, se poursuit dans ces 300 pages le combat contre la peur, peur de soi, peur des autres, peur de l'absence, peur du père que l'on désire malgré tout, peur de la laideur qu'impose un douloureux accident, et même peur d'aimer un enfant au nom fragile d'Émilie. Les grandes peurs féminines sont traduites ici par la crainte du rejet, de la vieillesse, de l'infécondité et, finalement, de sa propre liberté d'aimer.

Ce livre, à lire lentement, est violent, sensuel, douloureux, obsessif. Quel style ! Théâtral s'il le faut, finement féminin, avec des cris, des silences et d'une réflexion si intense qu'on ne sait trop si, en fin de compte, la peur mérite d'être lentement apprivoisée ou tout simplement reçue comme un rite de passage.

En toute simplicité

YVES BEAUCHEMIN,
EN TOUTE SIMPLICITÉ
Voix et images, littérature québécoise, n° 36
Université du Québec à Montréal
printemps 1987

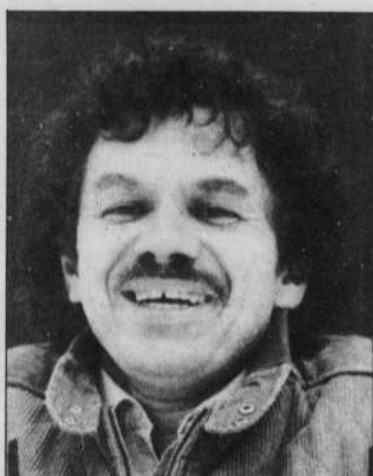


PHOTO JACQUES GRENIER

YVES BEAUCHEMIN.

tut de l'écrivain. En fait, comme lecteurs, nous participons à une agréable conversation.

Frances J. Summers fait le point sur la réception du *Matou*, sur l'ensemble de la critique au moment de la parution du roman. Catherine Saoutier interroge son passage du fait littéraire à la chaîne de production. Renaud Bérubé, utilisant, comme ouverture, *Du sommet d'un arbre*, journal et dernier écrit d'Yves Beauchemin, interroge toute l'oeuvre et son auteur.

De la section des « études », bien qu'intéressante dans son ensemble, émergent quelques textes. Ainsi, celui très bien articulé de Javier Garcia Mendez sur le silence et ses échos dans *Trente Arpents* de Ringuelet, nous montre « un roman doublement déchiré » entre le langage et le silence, et son rapport avec la société québécoise. Claude Lebus étudie le problème de la révision des manuscrits proposés à l'édition. Puis, Alain Piette analyse minutieusement les conditions de la narration de *Serge d'entre les morts*, de Gilbert La Rocque. L'article de Monique Mosser-Verrey : « Deux échos québécois de grands romans épistolaires du dix-huitième siècle français », attire l'attention; il rompt les frontières et propulse de façon originale et rigoureuse la littérature québécoise contemporaine dans l'univers littéraire francophone.

Que la critique universitaire se penche sérieusement sur la littérature « à succès », à large diffusion, témoigne d'un certain dynamisme de l'institution. Ce numéro de *Voix et images* est de lecture stimulante et convoque le lecteur au dialogue.

Les Gens du livre ont 25 ans

C'EST sur le plateau Mont-Royal, au bar Le Mélomane (812, rue Rachel est), que les Gens du livre ont repris leurs réunions mensuelles, mercredi dernier. Yves Gauthier et Henri Tranquille invitaient les lecteurs à rencontrer Yves Beauchemin, auteur de *L'Enfrouapé* (1974), du *Matou* (1981), du *Sommet d'un arbre* (journal, 1986), et d'un autre roman à paraître bientôt.

On rappelle que les Gens du livre ont tenu leurs premières réunions en 1962, pour élire domicile à l'ancien Gobelet, l'année suivante, à l'invitation de Bernard Janelle. 1987 marque donc un 25^e anniversaire, qu'aimeraient évoquer ceux qui, dans le passé, ont fait partie des Gens du livre, et tous les autres lecteurs qui voudront

venir participer aux conversations de ce petit groupe sans prétention. Un 25^e anniversaire entrecoupé de quelques interruptions, bien sûr, mais, à chaque fois, les rencontres ont repris avec un nouveau dynamisme, toujours à la demande des lecteurs eux-mêmes.

Les administrateurs du Mélomane, Jean-Pierre Deneault et René L'Archevêque, se joignent au groupe des Gens du livre pour inviter les intéressés à venir se faire plaisir, littérairement. Par ailleurs, soulignons que la Binerie Mont-Royal offrira les fêtes au lard aux lecteurs.

Pour plus de renseignements sur les Gens du livre, on peut communiquer avec Henri Tranquille, au (514) 747-5226.

LA FONDATION LUCIE BRUNEAU

8 novembre 1987
Radio-Québec
11 heures à 23 heures

Université de Montréal

Sociologie critique, création artistique et société contemporaine.

Un colloque en hommage à Marcel Rioux

Le vendredi 20 novembre 1987, le Département de sociologie réunira autour de Marcel Rioux, à l'occasion de deux séances thématiques, Jean-Éthier Blais, Fernand Dumont, Gabriel Gagnon, Gilles Paquet, Edgar Morin et Gerald Godin.

Parmi les questions d'intérêt:
Où va la société industrielle contemporaine?
Quel est l'avenir de la société québécoise?
Comment la création artistique et littéraire peut-elle contribuer au devenir de notre société?
Quel apport les sciences sociales, la sociologie critique peuvent-elles avoir dans le développement de notre société?

Renseignements et informations
Jacques Hamel, 343-7860
Louis Maheu, 343-7308

L'entrée est libre

LES REVUES

CHANTAL GAMACHE

CE NUMÉRO printanier (et pourquoi pas ?) de *Voix et images* porte, en grande partie, sur des textes littéraires voués à une grande diffusion, qui ont eu, à leur parution, un large public lecteur. Il nous propose un dossier spécial sur « l'écrivain à succès » Yves Beauchemin : deux entretiens, quelques articles critiques et une bibliographie. Suivent quelques études sur d'autres oeuvres romanesques québécoises bien connues. Les chroniques régulières, révisions critiques de nouvelles parutions, clôturent le numéro.

L'auteur du célèbre *Matou* s'entretient d'abord avec Frances J. Summers, de Canberra (Australie). Notons que cet échange a été réalisé en 1984. Beauchemin y décrit ses conditions d'écriture, ses motivations esthétiques et autres, la place que tient son oeuvre dans la production littéraire québécoise, ses réactions face à la réception critique de son roman. L'entretien a un peu le ton d'un interrogatoire auquel il se prête pourtant avec volubilité. Les questions sont courtes, trop courtes, utilitaires, si je peux me permettre. Est-ce dû à un problème de transcription, lié au passage d'une conversation orale à sa mise en écrit? Ou est-ce dû à la raideur, au manque de naturel qu'ont parfois ces types de conversations simulées, factices, qui originent souvent, en fait, d'un questionnaire écrit? De toute façon, malgré cela le texte ne manque pas d'intérêt.

Yves Lacroix, qui réalise le second entretien, beaucoup plus récent que le premier (1987), réussit à nous faire croire à l'échange, à la communication entre lui et son interlocuteur, comme si tous les deux partageaient une zone complice, un intérêt. Il nous présente l'auteur Yves Beauchemin, en pleine activité sur tous les fronts, comme « littéraire » et comme « citoyen ». On y aborde les conditions et les conséquences de la transposition du roman *Le Matou* en production visuelle (film, télé), autant du point de vue du récit comme tel que des personnages. On y réfléchit sur l'avenir culturel des Québécois, sur l'enseignement comme lieu de transmission des valeurs, sur le rôle et le sta-

BRAVO!

Venir au monde

La courte échelle vient nous présenter ses p'tits derniers. Jouer à venir au monde avec nous, le dimanche 8 novembre, à partir de 14:30. Petits et grands sont attendus!

Librairie Champigny Inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal

Champigny

Ouvert 7 jours
De 9h à 21h
844-2587

GRAND CONCOURS ÉTAT DU MONDE 1987-1988

Découvrez le nouvel ÉTAT DU MONDE et courez la chance de gagner l'un des 30 prix offerts!

Participez dès maintenant en vous procurant un bulletin de participation et le règlement chez votre libraire participant ou aux Éditions du Boréal.

➤ PREMIER PRIX:
deux billets d'avion vers n'importe quelle destination (sauf Bangkok) desservie directement par Canadian

➤ DEUXIÈME PRIX:
deux billets d'avion vers n'importe quelle destination sur le continent nord-américain, desservie directement par Canadian

➤ Du 3^e au 20^e prix:
des lots de livres des Éditions du Boréal, d'une valeur de 82,35\$

➤ Du 21^e au 30^e prix:
des jeux questionnaires LE DOCTE RAT, d'une valeur de 32,95\$

Ce concours est organisé par les ÉDITIONS DU BORÉAL avec la participation de Canadian LE DEVOIR ctel 987 MF BORÉAL

NOUVEAUTÉ

LES INTERDITS

DANIEL MARCOUX

214 p.
12,95\$

guérin littérature

Distribution: Québec Livres

LE PLAISIR des livres

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

SUBVENTION

Le Poids des politiques : livres, lecture et littérature, collectif sous la direction de Maurice Lemire avec la collaboration de Pierrette Dionne et Michel Lord, Institut québécois de recherche sur la culture, 191 pages.

LA LITTÉRATURE québécoise vit-elle sous la tente à oxygène des subventions à la création ? Les bourses, les prix littéraires, les aides aux maisons d'édition, la loi de l'agrément des éditeurs et des librairies, l'enseignement de la littérature québécoise, les subventions aux revues et aux bibliothèques nous illusionnent peut-être sur le véritable état de santé de notre littérature. Dans sa présentation à ce volume, Maurice Lemire résume bien l'alternative : « Ou la littérature québécoise est très compétitive et elle se taille une place honorable sur le marché intérieur du livre, ou elle l'est très peu et ne se soutient que grâce à la béquille de l'État. » Des études précises traitent des effets positifs et négatifs de l'intervention de l'État dans ce champ d'activité.

André Glucksmann DESCARTES C'EST LA FRANCE



André Glucksmann, Descartes c'est la France, Flammarion, 296 pages.

LE DOUTE hyperbolique de Descartes constitue un moment privilégié dans l'histoire de la philosophie. Hegel, Heidegger et Husserl, pour ne nommer que ceux-là, ont tous reconnu dans ce geste le début de la philosophie moderne. Glucksmann part de ce mouvement du cogito pour affirmer, contre la mode passagère de la crise intellectuelle française, une certaine idée de la France par un retour sur soi rigoureux.

ÉCHECS

Garry Kasparov, Et le fou devint Roi, Albin Michel, 323 pages. LE 9 NOVEMBRE 1985, alors qu'il avait seulement 22 ans, Garry Kasparov devint le plus jeune champion du monde des échecs. Cette accession au trône ne se fit pas sans heurts. Un vrai combat eu lieu dans les hautes sphères du monde des échecs. C'est pour faire toute la lumière sur ces incidents qui marquèrent sa vertigineuse montée au sommet que Kasparov écrit cette première autobiographie. Mais ces ambitions ne s'arrêtent pas là, comme il le dit si bien lui-même : « Pour ce qui est de l'Union soviétique, je voudrais aider à briser l'image sinistre et stéréotypée de mon peuple, celle que j'ai trop souvent perçue lors de mes voyages à l'Ouest, car cette caricature en carton-pâte

fait obstacle à la compréhension mutuelle et constitue par là un danger pour la paix. Je voudrais aussi mettre en lumière les valeurs qui s'affrontent actuellement dans notre société. »



Daniel Gagnon, La fée calcinée, récit, VLB éditeur/Le Castor astral, coll. « Récit », 115 pages.

CES PAGES brûlantes font inamoviblement penser aux Chants de Maldoror. L'ambiance de ce récit est telle qu'on se sent emporté irrésistiblement dans une descente aux enfers. Un souffle glacial et puissant parcourt chaque phrase et fait frissonner. L'écriture impeccable, entre la mort et la vie, devient de la poésie. Les ténèbres et la lumière s'affrontent entre le noir et le blanc de l'écriture. Et la mort nous touche de ses doigts de fée calcinée. Un livre troublant.

NOUVELLES

Qui a peur de ?..., collectif, une idée de La Vie en rose, VLB éditeur, 143 pages.

UNE QUINZAINE de femmes écrivains québécoises, parmi lesquelles on remarque Anne-Marie Alonzo, Anne Dandurand, Carole David, Lise Gauvin, Micheline La France, Élise Turcotte et plusieurs autres, ont donné libre cours à leur fantaisie en écrivant chacune un texte sur une grande romancière (Simone de Beauvoir, Marie-Claire Blais, Colette, Marguerite Duras, Anne Hébert, Erica Jong, Doris Lessing, etc.), à la demande express de La Vie en rose qui, entre-temps, cessait de paraître. Ce sont ces textes que nous retrouvons ici. Que ce soit des pastiches, des rencontres imaginaires ou des textes purement de fiction qui rappellent l'auteur, chaque nouvelle joue avec l'univers romanesque choisi.

PAIX

La Paix : nouvelles avenues, publié sous la direction de Pierre Laplante et Joseph Levy, éditions du Méridien, 186 pages.

CE VOLUME regroupe les actes du colloque intitulé : « Une deuxième chance pour la paix », organisé conjointement par la Conférence mondiale des religions pour la paix (Canada) et Science et Paix (Québec). Les communications sont réunies sous trois grands thèmes : « Leçons de l'histoire récente, 1945-1985 », « Promotion positive de la paix » et « Une deuxième chance ». Comme le disent les directeurs de la publication : « Cet ouvrage suggère quelques pistes nouvelles sur lesquelles on pourrait relancer, dans les années qui viennent, la recherche et la promotion positive de la paix. »

Ces romans qui sont des pamphlets

LES PÉLERINS D'UTÉRIE Marian Pankowski traduit du polonais par Elisabeth Destrée-van Wilder Actes Sud, 1986, 213 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

ALICE PARIZEAU

IL EST, certes, plus facile de lire que d'écrire, de critiquer que de créer. N'empêche que certains romans qui, en fait, ne sont que des pamphlets demeurent difficiles. George Orwell, pour ne citer que celui-là, savait créer une trame romanesque tout en présentant des images symboliques, ridiculiser, caricaturer et, en même temps, retenir l'attention du lecteur. À l'opposé, dans la littérature dite moderne, d'ici et d'ailleurs, il y a trop de ces livres qui ne font ni rêver, ni réfléchir.

Les Pèlerins d'Utérie, de Marian Pankowski, sont, par certains côtés, de ceux-là. Tout y est ! La Pologne, pays d'origine de l'auteur, porte un nom imaginaire, les Polonais sont désignés comme un peuple de la pomme de terre, l'attachement à ce pays n'est qu'un amour déçu, voisin de la haine. Les échantillons d'un humour qui se veut grinçant et qui ne fait pas sourire sont multiples.

« Je regarde les pleurs qui coulent de leurs glandes lacrymales chaotiquement par le doigt savant de l'orateur. Je vois l'humidité générale étendre son empire. » Voilà pour les pèlerins et le tableau est complété, comme il se doit dans ce genre de cadre, par l'allusion à la sexualité pluri-tot animale.

« Les nez qui apprécieraient tant d'odeurs adultes et interdites, qui fureterent, violeurs, dans les verres et les jupons, se mettent à renifler furieusement. »

On descend les sentiments humains au plus bas commun dénominateur et on demande au lecteur de trouver cela drôle. L'ironie, l'arme

des faibles, n'est pas forcément digeste en littérature, mais l'auteur ne semble pas s'en douter. À l'opposé, ce qui est poignant dans son livre, c'est le mélange de l'enthousiasme et de la déception, l'envie constante de replonger dans sa prime jeunesse et la tentation de l'intellectuel de la dénigrer. Marian Pankowski interpelle le Tout-Puissant. Il ne Lui pardonne pas les camps de concentration, l'occupation allemande, la Deuxième Guerre mondiale et le drame de millions de victimes. Au lieu de poser l'éternelle question, ce pourquoi qui vient à l'esprit de beaucoup de croyants et d'athées, il accuse !

Le principal personnage du livre, un professeur d'université, doit désigner une femme digne d'être canonisée. Entre une militante, une bigote et une fille publique, le choix est difficile. À travers cette trame ténue de l'intrigue, surgissent des personnages, des souvenirs, des descriptions des lieux et des vestiges historiques. Malheureusement pour les lecteurs, ils passent tous trop rapidement pour qu'on puisse respirer, s'y attacher et apprécier. La haine destructrice balaye l'amour, l'ironie, tue la nostalgie et seuls les jeunes étudiants apparaissent comme dignes d'un intérêt fugitif.

Sur le plan des idéologies, les communistes, représentés par le « Dirigeant », sont des premiers inefficaces, les religieux commettent sans cesse le péché de l'hypocrisie et les pauvres jeunes ont bien du mal à trouver leur chemin. On les comprend, et cela d'autant mieux qu'ils réagissent à ce que veulent les autres, à ce qu'on leur impose, tout en étant incapables d'avoir leurs propres attentes ou ambitions.

Il est délicat de chercher à travers un livre son auteur mais, compte tenu de la biographie succincte de Marian Pankowski qui figure sur la couverture du livre, cela s'impose puisqu'il s'agit dès lors d'un éclairage particulier qui justifie en partie son texte. Né en 1919 dans les montagnes polonaises, il a étudié à l'Université de Cracovie, pour tout



Sur le plan des idéologies, les communistes, représentés par le « Dirigeant » dans le roman de Marian Pankowski, sont des premiers inefficaces.

quitter au début de la guerre et aller se battre contre l'invasisseur. Ensuite, ce fut le retour dans le pays occupé, l'usine, où il fut ouvrier métallurgiste, la résistance et la déportation à Auschwitz, le camp de la mort. Après la libération, il émigre en Belgique, recommence ses études dans une autre langue que la sienne et devient professeur d'université. On comprend ce que ce parcours comporte de déceptions, de drames et de difficultés. On comprend que Marian Pankowski ne peut plus faire confiance à son pays d'origine, à ses mythes et à ses traditions. Dans cette optique-là, Les Pèlerins d'Utérie sont une sorte de cri, un appel à l'aide, la recherche d'une véritable humanité qui ne peut oublier la brutalité bestiale du passé et l'absurdité d'un état des choses qui se prolonge au-delà des guerres.

Marian Pankowski écrit en polonais et on doit la traduction de son livre à Elisabeth Destrée-van Wilder.

Non seulement paraît-elle fidèle, mais on trouve également, à la fin du livre, le commentaire de la traductrice qui est fort intéressant. On y lit, entre autres, que «... la mission essentielle, vitale que Pankowski confie à la littérature » a des racines profondes. « Et l'on perçoit que le Sacré profané sous sa forme religieuse, patriotique, ressurgit en force, même s'il n'y a au bout du chemin que ce « lieu du néant éternel ». »

Mentionnons, en dernier lieu, le travail soigné de la maison d'édition d'Hubert Nyssen qui présente le livre d'une façon particulièrement attrayante, en même temps originale, ce qui est certainement appréciable pour les bibliophiles.

Un ouvrage à parcourir, en somme, ne serait-ce que par respect pour une génération d'hommes et de femmes sacrifiés à la faveur d'une folie meurtrière dont on ne peut cesser d'analyser les causes et de déplorer les conséquences.

Ismail Kadaré: un bouchon de champagne dans le ciel des Balkans

MELHEM-M. MOBARAK

ON A longtemps accusé l'Albanie de jouer à la forteresse assiégée. Comme pour prendre sa revanche, voici qu'elle nous délègue, depuis une quinzaine d'années, le plus formidable de ses ambassadeurs, Ismail Kadaré.

Son premier roman, Le Général de l'armée morte, publié à l'âge de 24 ans, a déjà été traduit en plus de 20 langues. Un film en a depuis été tourné par Michel Piccoli.

Qu'est-ce donc qui a catapulté ce météore d'Albanie en dehors de ses frontières pour devenir un des écrivains les mieux représentés dans le palmarès du livre européen ?

Né à Gjirokaster, dans le sud de l'Albanie, en 1936, Kadaré, après des études supérieures à la faculté des lettres de Tirana, puis à l'Institut de littérature Gorki de Moscou, retourne chez lui lors de la rupture entre les deux pays.

Timide et souriant derrière ses grosses lunettes d'écaïlle et son faux air de séminariste détroqué, il a, malgré son allure débonnaire, le caractère d'acier des fils de l'aigle, de ses compatriotes qui, « dans leur cabane, se servent de bûches pour oreillers » (1) et « supportent si mal la moindre domination que, tels des tigres, ils s'en prennent aux nuages

qui passent au-dessus de leur tête et bondissent pour les déchirer » (1).

Aucun domaine d'écriture n'est étranger à ce formidable conteur qui puise aux puissantes traditions poétiques et orales de sa belle Albanie. Il déploie la même verve littéraire autant dans un recueil de poèmes que dans le genre épique, l'histoire ou le roman. Le génie de sa plume est parvenu à briser l'étroit carcan imposé du réalisme socialiste, pour nous émouvoir avec ses grandes fresques historiques où les cycles épiques alternent avec le merveilleux, le quotidien et le royaume des morts.

Son style dense et drôle, à l'humour parfois cinglant, se déploie avec, en filigrane, une tendresse omniprésente mais délicatement contenue :

«... Et ne pas laisser fondre un glaçon/ Dans nos verres,/ Mais un iceberg » (2).

La plupart de ses romans et même de ses poésies prennent pour toile de fond un thème ou une phase historique de son pays. C'est là que l'on constate son patriotisme militant et son amour indéfectible pour Enver Hoxha.

Dans Le Crépuscule des dieux, il évoque avec amertume la rupture des liens entre Moscou et Tirana en 1961, parlant de ces « dieux scythes qui allaient gonfler leurs joues terribles pour balayer mon pays de la

surface du globe » (3).

Ce livre fait suite au Grand Hiver, dans lequel il décrit l'extravagante séance au Kremlin au cours de laquelle Enver Hoxha tint tête aux seigneurs de Moscou en apostrophant Khrouchtchev comme aucun chef communiste n'avait osé le faire.

Néanmoins, le génie de Kadaré dépasse le cadre temporel du roman en nous brossant un tableau de l'Albanie actuelle où, cependant, le passé affleure à chaque page. Son talent de conteur capte l'attention et force notre sympathie. Il sait être partial avec grâce et insolent avec brio.

Ce style révolutionnaire, au sens littéraire du terme, n'a pas été sans lui valoir de se faire taper sur les doigts. De vives critiques pour « traitement subjectiviste des événements historiques » avaient, notamment, été proférées contre lui en 1982 par Driëro Agolli, président de l'Union des écrivains albanais, et lui-même poète et écrivain.

Kadaré, lui, rejette ces accusa-

tions et avoue, un peu trop candidement peut-être, que « quand un livre sort, la critique s'en empare » et d'ajouter, frondeur : « Cela n'a rien changé à ma façon d'écrire. » L'enfant terrible de l'austère Albanie jouit, en effet, de privilèges certains : fréquents voyages à l'étranger, surtout à Paris où les éditeurs se disputent la faveur de le publier.

Au zénith de son art, ce brillant astéroïde du firmament rouge n'a pas fini de faire parler de lui. Le journal Le Monde le reconnaît digne d'obtenir un jour le prix Nobel de littérature.

Qu'on nous permette d'entériner ce choix.

(1) Les Tambours de la pluie, Hachette, 1972.

(2) Ismail Kadaré et la nouvelle poésie albanaise, par M. Métais, P.-J. Oswald, 1973.

(3) Le Crépuscule des dieux de la steppe, Fayard, 1980.

LE PLAISIR des livres une place de choix pour les amoureux de la littérature. Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril 842-9645

ANTHROPOLOGIE ET SOCIÉTÉS INDIENS, PAYSANS ET FEMMES D'AMÉRIQUE LATINE 1987 Volume 11 numéro 2. Pierre Beaucage et Gilles Brunel, Présentation. Pierre Beaucage, Démographie, culture, politique: la condition indienne au Mexique. Jorge Morales, La contradiction ethnique: le cas des Miskitos au Nicaragua. Luisa Paré, Le mouvement paysan au Mexique (1976-1984). Oscar Murillo, Capitalisme et démocratie: le cas de la paysannerie péruvienne. Marie France Labrecque, Les femmes et le mouvement féministe mexicain. Suzy Bermudez, L'anthropologie colombienne et les femmes. -Et ensuite, on n'a plus eu peur... Témoignages nahuas de la région de Cuetzalan (Puebla, Mexique). HORS-THÈME Eric Schwimmer, Exprimer l'inexprimable ou inexprimer l'exprimable. Peter Frost, Femmes claires, hommes foncés: les racines oubliées du préjugé de couleur. À PARAÎTRE SOCIÉTÉ ET PRATIQUES ANTHROPOLOGIQUES UNIVERSITÉ LAVAL Faculté des sciences sociales. ABONNEMENT 3 numéros/an 18 \$ 12 \$ étudiant(e) avec preuve de paiement à l'ordre de Université Laval, s/s Anthropologie et Sociétés. 9 \$ Indiens, paysans et femmes d'Amérique latine. NOM, ADRESSE, CODE POSTAL.

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR de Pierre-Philippe Gingras. Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison. Je désire recevoir... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR" J'inclus 19,95\$ par exemplaire; (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix). NOM, ADRESSE, PROVINCE, CODE POSTAL, MODE DE PAIEMENT: Chèque, American Express, Master Card, Visa, No. de carte de crédit, Expiration.

LE PLAISIR des livres

Pour Rinaldi, «chacun est une île...»

LES ROSES DE PLINE
Angelo Rinaldi
Paris, Gallimard, 1987, 333 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

C'EST à la lettre qu'Angelo Rinaldi, né à Bastia, en 1940, pratique le mot célèbre du poète anglais John Donne : « Chacun est une île... ». Pour lui, écrire des romans, c'est avant tout faire corps avec la Corse, s'y replonger, s'y incorporer... Dans son septième roman, le critique de *L'Express*, qui affectionne la narration à la première personne, a choisi des protagonistes, pour son héros adolescent, des « protecteurs » et amis issus de l'île de Beauté. Ce qui n'étonnera pas le lecteur qui l'a suivi ailleurs que dans les numéros du magazine où, comme l'écrivait un jour son collègue Pierre Bencenne, « par de cinglantes for-

mules vénéneuses, il juge les ouvrages prétentieux, ridicules, insipides, nuls » de la production romanesque contemporaine.

C'est un aphorisme d'un autre Anglais célèbre, Oscar Wilde, qui me revient au moment d'aborder *Les Roses de Pline*. Wilde qui avouait un jour : « J'ai beaucoup trop de plaisir à lire pour me donner la peine d'écrire... ». Bien entendu, l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* trichait : il écrivait aussi. Comme le font, cet automne, un nombre surprenant de critiques qui publient des romans.

Or donc, Angelo Rinaldi a choisi de raconter, dans ce roman dont c'est un devenu un cliché de dire qu'il est proustien, « toutes ces douleurs du passé qui constituent l'histoire d'une famille, puisque le bonheur ne laisse pas de traces ». Celui qui raconte est d'abord un enfant orphelin, fils de Fabio et Madeleine, ses jeunes parents qui l'ont quitté un jour pour « le voyage au bout duquel brillaient les yeux de la bécasse ». Allusion sans

doute incompréhensible pour vous qui n'avez pas encore ouvert *Les Roses de Pline*, mais qu'il serait inconvénient de vous expliquer, le roman de Rinaldi devant son charme à ces « indications » que, peu à peu, l'auteur se chargera de développer « dans les redoutables anneaux de sa phrase », dirait encore son ami Bencenne.

Vous finirez donc, si le courage ne vous fait pas défaut, par apprendre tout ce qu'il faut savoir sur cet adolescent, toujours vêtu d'un costume sombre, sur Rose, sa tutrice et seconde mère, sur une pseudo-princesse appelée Elena Santarcangelo, sur Tibéri, à la fois précepteur et domestique du garçon assez riche pour se l'offrir, sur tout un petit monde qui gravite entre la maison du Torrent et la villa des Palmiers, non loin du mausolée des Giuliani, qu'on « épouse » soigneusement puis qu'il tient une place importante dans la vie des personnages inventés ou « retrouvés » par Angelo Rinaldi.

Pour vanter le style du romancier, les critiques, qui sont aussi les romanciers de l'automne, ont parlé d'« une phrase ample, sinieuse, très rythmée, très ponctuée, pleine de miroitements et de froissements, comme d'un tissu brillant qu'on carresse et qui agace l'ongle... » (François Nourissier, *Le Figaro magazine*); « chaque phrase se déhanche en une somptueuse ponctuation de virgules savantes, incises, tirets et autres « qui » et « que » destinés à assurer la compacité oblique du langage » (Pierre-Jean Rémy, *Le Point*).

Pas du tout tenue aux ménagements que, double fonction oblige, s'imposent les critiques-romanciers, je dirai simplement que lire *Les Roses de Pline* réclame une grande patience et beaucoup de cet amour de la littérature qui caractérise les vrais lecteurs de romans. La complexité d'une intrigue qui nous mène du village corsican à Rome, de la Corse à Paris, et, dans Paris, d'un milieu

trouble, sinon louche, jusqu'au Père-Lachaise, les tombeaux, les cimetières tenant une large place dans cette remontée du temps perdu, beaucoup plus funèbre, à mon sens, que ne le fut jamais le grand modèle, le Marcel de Proust — me voilà, par mimétisme sans doute, prise dans le dédale d'une phrase sans fin — cette complexité, ai-je donc écrit six lignes plus haut, éloignera bien des amateurs de ce roman d'une savante et souvent fascinante architecture.

Quant aux membres du jury Goncourt, dont quelques-uns furent les victimes, souvent pantelantes, du romancier-critique, comment jugeront-ils, s'ils parviennent à le lire consciencieusement, sans parti pris, le roman d'Angelo Rinaldi ? Et s'il obtient — il n'y a rien d'impossible dans le petit univers des gens de lettres parisiens — le nombre de voix requis, comment réagira ce prix Goncourt, longtemps et virulent contempteur de la mafia galligrasseuil ? À suivre, dans la journée du 16 novembre prochain.

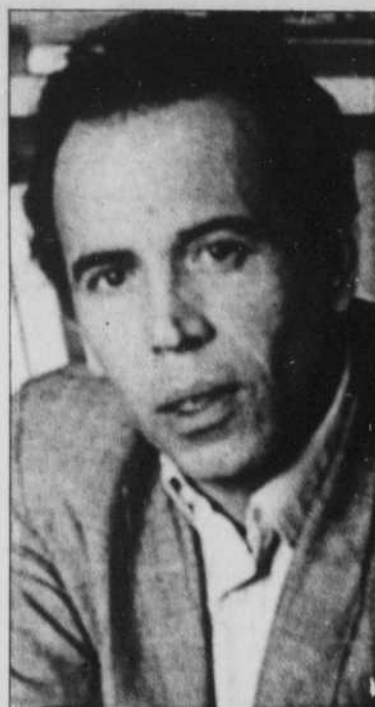


Photo Gallimard
ANGELO RINALDI.

Les réalités de l'Est vécues à l'Ouest

ET LES ENFANTS JOUERONT JUSQU'À LA NUIT
Henri Queffélec
Paris, Robert Laffont
1987, 392 pages

LETTRES FRANÇAISES

ALICE PARIZEAU

L'IMAGINATION est un mirage qui sait jouer des tours. On imagine un être humain, on le voit avec toute la sensibilité du romancier, ce qui est le cas pour Henri Queffélec qui a du talent, du métier et de la fantaisie, mais cela ne signifie pas que les personnages deviennent authentiques. Surtout, quand on prend le risque, comme c'est le cas de ce roman intitulé *Et les enfants joueront jusqu'à la nuit*, de mettre en scène le camarade Vassili Pétrourian le poète et, autour de lui, tout un petit monde soviétique qui comprend aussi bien des écrivains que des policiers, des agents et des femmes condamnées à servir la patrie en surveillant les invités de marque, venus de France.

Courageusement, Henri Queffélec se lance dans la reconstitution d'une atmosphère, d'un univers et les pédales vont certainement remarquer des lacunes, des disparités entre la réalité et sa vision des choses. Question de détails, certes, anodins en apparence, mais qui vont faire sursauter les spécialistes. Le romancier, emporté par son imagination, croit savoir, mais on ne peut deviner certaines réalités de l'Est quand on vit à l'Ouest.

Or l'affaire se passe dans une ville de province et la camarade Térésa, agent occasionnel, sait certainement où se trouve le magasin spécial réservé aux gens de la *Nomenklatura* afin qu'ils puissent se procurer ce qu'ils désirent. À l'opposé, il serait plus normal que le policier lui donne un bon pour qu'elle achète ce qu'il lui faut pour séduire les invités français qui doivent arriver prochainement de Paris.

Le roman est parsemé d'inexactitudes de ce genre et le manuscrit n'a certainement pas été révisé par un de ces écrivains qui, ayant choisi la liberté, vivent et écrivent depuis peu à Paris. Mais tant pis pour les détails et même pour certains comporte-

ments du principal personnage qui sont plutôt faussés par un romancier qui n'a pas fait de prison en URSS et qui n'a jamais eu l'occasion d'être déporté, ni de discuter à cœur ouvert avec des femmes et des hommes vraiment sincères qui ont vécu ce genre d'expériences.

Vassili, le poète, interné pendant des années, parvient finalement à faire un voyage officiel à Paris. Il y retrouve la femme de son ami, devenue veuve, une maison, la liberté, la paix, la possibilité de travailler, mais, au lieu d'en profiter et d'épouser Marie-Françoise qu'il aime, il retourne dans son pays où il sait qu'une cellule l'attend. C'est une fin qui se veut symbolique, on le comprend bien, mais qui ne peut résister à l'examen objectif de la raison. Personne n'attend plus Vassili au pays, ni parents, ni amante, mais, patriote, il accepte *a priori* la censure de son oeuvre, lui, interdit de publication, la prison et le reste.

Même à l'heure où Gorbatchev parle de liberté et des droits de l'homme avec la faconde d'un président américain, trop c'est trop !

Et pourtant, ce roman est passionnant à lire de la première à la der-

nière page. On entre dans le jeu, on reçoit avec son auteur des écrivains français qui font une tournée de conférences, on s'attache à Vassili qui se lie d'amitié avec eux tout en étant obligé par la police de lire et de traduire leur correspondance, détruite ensuite, tandis que les malheureux attendent et s'inquiètent.

Henri Queffélec a un style, une construction des phrases qui sont à la fois simples et efficaces. À travers la trame romancée, il plaide pour la liberté des pays de l'Est et avoue « qu'il ne sera jamais capable de se résigner à une Europe qui ne comprendrait que des composantes occidentales ». L'amour, l'amitié, la fraternité, tout est dans ce roman qu'on a du mal à laisser et qui saura certainement séduire beaucoup de lecteurs. Un beau livre, en somme, malgré que l'imagination joue des tours à l'homme de l'Occident qui, malgré cela, ou peut être justement à cause de cela, communique mieux avec les lecteurs occidentaux que certains romanciers de l'Est qui ont du mal à les rejoindre et à leur expliquer certaines réalités de la soviétisation.

Le Maigret des lettres françaises

MON HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Jacques Brenner
Paris, Grasset,
1987, 319 pages

GUY TROTTIER

CE LIVRE vous comblera si vous aimez la littérature française autant que les confitures de fraises.

Romancier, essayiste, historien des lettres, journaliste, chroniqueur, conseiller littéraire, critique, observateur des mœurs littéraires, surnommé le « Maigret de l'édition », pourfendeur des baudruches, défenseur du bon goût et de l'équilibre, Jacques Brenner est, de tous les mieux communicants ses enthousiasmes (« On devient critique par enthousiasme ») comme ses révoltes devant la médiocrité.

Peut-on être bon critique en même temps qu'historien des lettres ? Il lit tous les livres d'un auteur, en retient le génie, s'en éloigne soudain pour en définir aussi bien le parfum que le danger, le mérite et les limites. Il sait tout, sans mettre de corset ni de philosophie à son savoir. Il n'a pas de théorie de la littérature. La littérature est, pour lui, le plaisir des mots, de leur jeu gratuit et grave. Si un auteur n'éveille aucune volupté, c'est un

auteur sans importance. Et puis, il est du côté des sifflés contre les siffleurs. Il y a à ses yeux des éreintements qui s'expliquent par des inimitiés, des éloges parce qu'on attend de l'auteur du livre tel ou tel service. Son honnêteté est de ne pas se laisser influencer par autre chose que le texte même.

Y a-t-il encore, à l'heure actuelle, des écrivains de la stature de Bernanos ou de Giono ? Il y a des livres qu'on aime bien, des auteurs qu'on admire, mais ils n'existent plus en tant que maîtres. Un écrivain, nous rappelle Jacques Brenner, ça reste encore assez mystérieux, malgré le nombre de personnes qui se mêlent d'écrire. Tracer des lignes, taper à la machine, prendre des notes, raconter une histoire, s'isoler pendant des mois, parfois des années, il faut vraiment être un peu dérangé du cerveau, comme l'a toujours soupçonné la sagesse populaire.

Et les éditeurs ? Ils veulent surtout gagner de l'argent. Il n'y a plus de maisons dont la littérature soit le seul intérêt. On est passé du stade artisanal au stade industriel. Que dire de ces *hit-parades* de livres qu'on publie dans des journaux très sérieux. Il est triste de constater que la meilleure façon de faire vendre un livre, c'est de dire qu'il se vend. Ce n'est pas la bonne littérature qui se vend le mieux. Quant aux confitures de fraises...

Sur Frénaud, Char et Bachmann

NOTES DE LECTURE

JEAN ROYER

ANDRÉ FRÉNAUD

Peter Broome
Amsterdam, collection monographique Rodopi en littérature française contemporaine, sous la direction de Michael Bishop, 1987
L'OEUVRE d'André Frénaud s'offre à nous comme la somme des recherches des poètes de ce siècle, à la suite de Baudelaire et Rimbaud. Peter Broome en retrace ici avec brio les cheminements, les tremblements. Il analyse les étapes de cette poétique de l'échec qui garde, malgré tout, l'homme à la hauteur de

l'homme. Cette étude nous montre bien que l'oeuvre de Frénaud porte le regard de l'homme tragique.

RENÉ CHAR

Christine Dupouy
Paris, Les dossiers Belfond, 1987

DANS LA PREMIÈRE PARTIE de son essai, l'auteur étudie les racines du poète : le roman familial et la Provence mythique. Puis, elle engage une réflexion sur la poésie de Char fondée sur la contradiction. Cette écriture du fragment, de l'aphorisme et de l'énigme passe par Héraclite, Hegel et Nietzsche. On jette ensuite un regard sur les oeuvres principales, de *Ralentir travaux* jusqu'aux *Voisinages de Van Gogh*. Une chronologie et une bibliographie complètent ce dossier sur le poète qui est né le 14 juin 1907 et dont on retrouve l'oeuvre dans la collection de

« La Pléiade », chez Gallimard.

INGEBORG BACHMANN

« Les Cahiers du Griffon »
éditions Tierce (1, rue des Fossés-Saint-Jacques, 75005, Paris), 1987
INGEBORG BACHMANN (1926-1973) est un monument des lettres allemandes contemporaines. Poétesse et romancière, professeure et théoricienne, elle a vécu à Vienne et Mu-

nich, Rome et Zurich, entre autres villes, et elle a fréquenté les plus grands écrivains allemands de son temps, tels Ernst Bloch, Heinrich Böll et Thomas Bernhard. Ce livre qui lui consacre les Cahiers du Griffon réunit une pléiade d'études et de témoignages compétents et émouvants qui nous font mesurer la présence d'Ingeborg Bachmann dans la littérature de ce siècle.

Ces deux-là écrivent pour les jeunes...

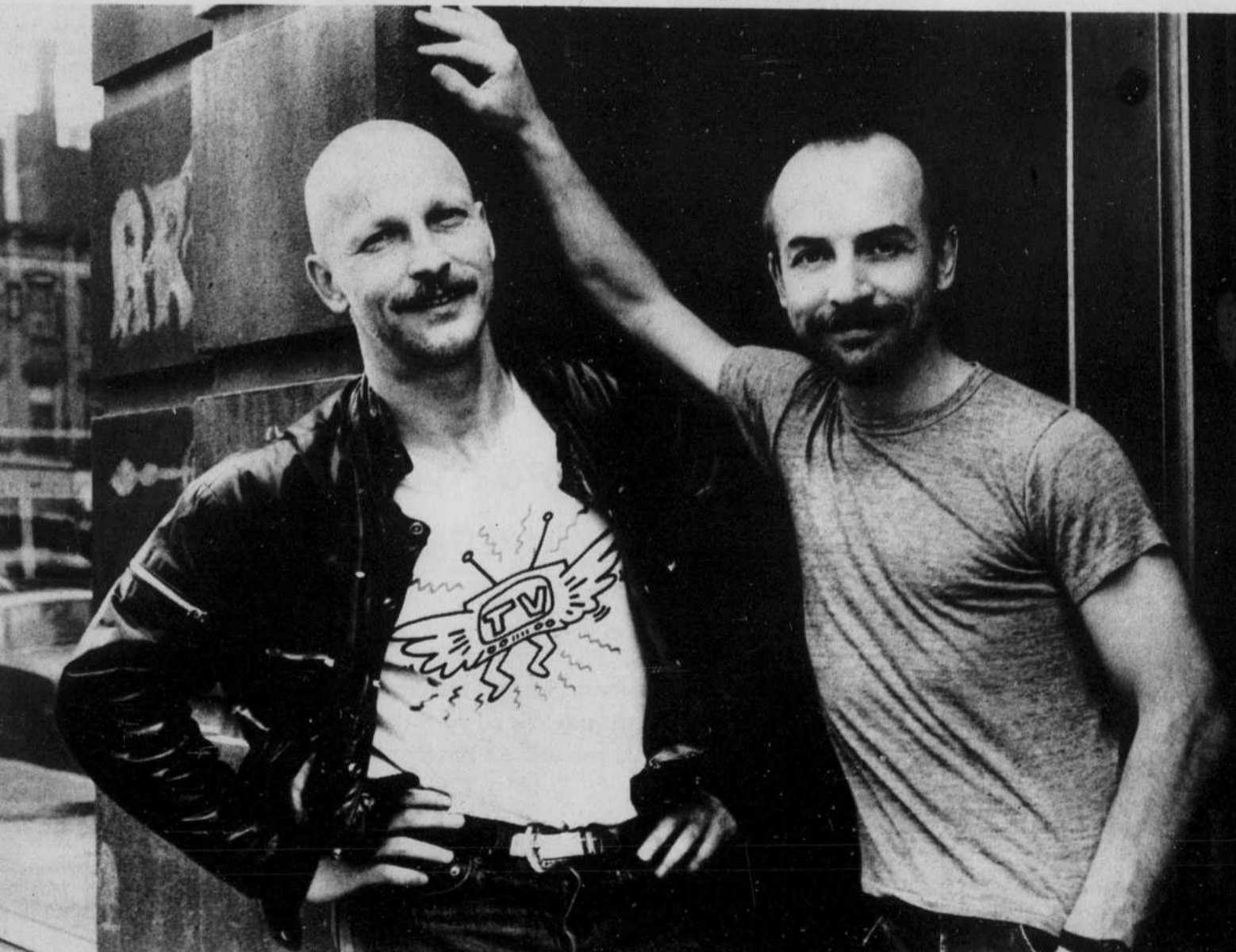


Photo: Kéro

... et bien!

Ils ont remporté deux des trois prix nationaux en littérature de jeunesse l'an passé avec *Aller Retour* (Éd. Pierre Tisseyre, Coll. Conquêtes, adolescent(es)). / Nouveaux et encore meilleurs, même collection, même éditeur: *L'Anneau du Guépard* et *Le Don*. / Ils s'appellent David Schinkel et Yves Beauchesne. Votre librairie les connaît.

Éditions Pierre Tisseyre

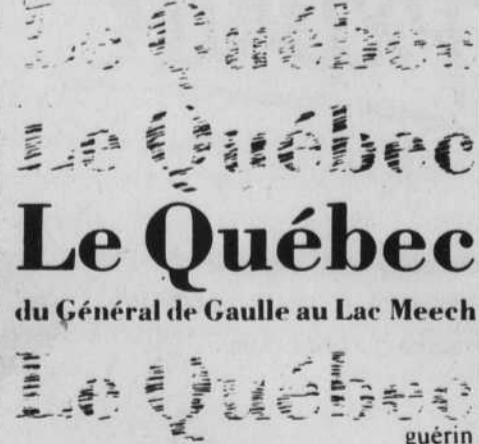
Le Québec

1967-1987

du Général de Gaulle au Lac Meech

Le Québec

1967-1987



210 pages
11,95\$

Un album souvenir indispensable illustré de nombreuses photographies

34 textes colligés par Marcel Dubé et Yves Michaud

guérin littérature

Distributeur exclusif Québec Livres

LA REVUE DES REVUES

GUY FERLAND

URSS

Les Temps modernes, « L'URSS en transparence », revue fondée par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, nos 492-493-494, 494 pages.

QU'EST-CE que la glasnost (la transparence) soviétique ? Comment cela se traduit-il dans la vie quotidienne, dans la politique, dans l'économie et la vie culturelle en URSS ? Des sociologues, des économistes, des historiens, des dramaturges et des écrivains soviétiques parlent ou témoignent de ce phénomène dans ce volumineux numéro triple des Temps modernes. L'accent est surtout mis sur la littérature : plusieurs nouvelles et quelques pièces de théâtre contemporaines sont traduites pour la première fois ici. Une présentation de K.S. Karol situe le contexte socio-politique dans lequel s'inscrivent les politiques de Mikhaïl Gorbatchev tout en brossant un tableau de l'évolution récente de la littérature en Union soviétique. Une véritable somme qui fait le point sur une situation en mutation.

VÊTEMENT

Communication, « Parure, pudeur, étiquette », numéro dirigé par Olivier Burgelin et Philippe Perrot avec la collaboration de Marie-Thérèse Basse, n° 46, Seuil, 318 pages.

CETTE REVUE transdisciplinaire (sociologie, anthropologie et politique), dirigée par Edgar Morin, fait souvent date dans le développement de différents domaines du savoir. On réédite quelquefois des numéros entiers en format de poche. Cette fois-ci, on traite du corps sous toutes ses coutures... et en profondeur... Du péché originel à la mode new wave, en passant par les délits sexuels entre 1690-1750, la morale des gestes, les stratégies de la parure dans le divertissement chevaleresque, la coquetterie, le sein laitier, le maquillage, la symbolique du gros, l'unisexe, etc., on analyse tout ce qui touche de près ou de loin à la décence.

SOCIÉTÉ

Autrement, « La délation », dirigé par Nicole Czechowski et Jacques Hassoun, n° 94, 175 pages.

CETTE REVUE d'allure résolument moderne, à la mise en pages soignée et luxueuse, aborde des thèmes qui nous touchent dans la vie quotidienne. Par exemple, la délation est-elle un archaïsme, une technique ou un mode de gouvernement aujourd'hui ? On n'a qu'à penser aux frontières floues du journalisme : information, dénonciation et délation, pour comprendre l'actualité d'une interrogation sur le phénomène. Le sida et le terrorisme, par la peur, et les indicateurs de police, par leurs dénonciations, remettent en usage cette pratique. Le maccarthysme dans les années 45, la France sous l'occupation, la révolution chinoise, l'URSS de Staline, etc. : tous les régimes durs se sont servis de la délation pour gouverner. Serait-elle structurellement liée à l'organisation de la Cité ? Soulignons, en terminant, que le numéro de septembre d'Autrement, sur « les odeurs », était particulièrement agréable à sentir et à lire.

LITTÉRATURE

L'Infini, « Où en est la littérature ? », n° 19, 211 pages.

SUCCÉDANT à la revue d'avant-garde *Tel quel*, *L'Infini* poursuit la recherche dans les avancées de la littérature contemporaine, sous la direction de Philippe Sollers. Ce numéro spécial, conçu et réalisé par Alain Nadaud, contient une trentaine de textes en tout genre d'auteurs ayant publié leur premier roman après 1975. Ce qui nous donne une image de la conception que se font les jeunes romanciers français de la littérature. Un souci de démarquage par rapport aux théories des années 60 et 70 — la psychanalyse, la sociologie marxiste et la linguistique structurale — se dégage de ces interventions.

La Nouvelle Revue française, n° 416, NRF, 127 pages.

DANS sa livraison de septembre, la NRF nous propose un texte inédit et inédit de Francis Ponge, « Éléments pour une préface à un grand bestiaire », constituant un projet de préface pour 10 photographies illustrant le thème des animaux dans l'art ; quatre poèmes de John Updike ; une nouvelle de Laurent Graff, et une étude phénoménologique de Roger Munier sur *Ce qui nous fait parler*. Les chroniques, notes de lecture et quelques textes traduits complètent le numéro.

BRÛLURE

Le Genre humain, « La fièvre », n° 15, éditions Complexe, 181 pages.

LA FIÈVRE s'attaque au corps individuel et social. Symptôme

d'un malaise, elle demande des soins. Les analyses réunies dans ce volume traitent de médecine, d'histoire, de littérature, de cinéma, de politique et d'anthropologie. La fièvre est partout et nous guette dans le quotidien. Un numéro brûlant.

PINGET

Critique, « Le double jeu de Robert Pinget », n° 485, 91 pages.

SIX TEXTES analysent différents aspects de l'œuvre incongrue de l'auteur de *L'Inquisiteur* : Jean-Claude Lieber rend compte de la mise en scène de *L'Hypothèse* au dernier festival d'Avignon ; Jean-Yves Pouilloux tente une reconstruction de l'univers romanesque de Pinget ; Jacques Berne invente un dialogue avec Jean Dubuffet ; Michèle Preager critique *L'Ennemi*, dernier roman de Pinget, et Jean Roudaut propose une étude documentée de l'ensemble romanesque. Soulignons le numéro spécial double de *Critique* consacré à « Prague, cité magique », numéros 483-484.

BIOLOGIE ET ASTROLOGIE

Diogène, « Univers et biologie », n° 138, Gallimard, 143 pages.

QUATRE GRANDS textes au sommaire de ce numéro : Roland Fischer étudie les fondements biologiques du cercle herméneutique dans « Du cérébral au mental » ; Jean Hamberger suit les grands moments de l'évolution de la médecine et de la biologie dans « De l'art de raisonner en biologie et en médecine » ; Juan Liscano traite de l'impasse et de la marginalisation de la littérature latino-américaine, et Jean Audouze étudie l'évolution (dans le sens temporel et spatial) de l'Univers. Dans la section philosophie-politique-économie, on rend compte de l'économie dans l'œuvre d'Aristote, de la relation entre la monnaie et les marchés, et du politique dans la philosophie de Descartes.

TEXTES

Poétique, « Questions d'interprétation », n° 71, Seuil, 124 pages.

ON REMARQUE, dans le conseil de rédaction de cette revue de théorie et d'analyse littéraires, quelques-uns des plus importants théoriciens modernes : Hélène Cixous, Gérard Genette, Philippe Lacoue-Labarthe, Philippe Lejeune et Tzvetan Todorov, entre autres. Ce qui assure une haute teneur intellectuelle et une grande rigueur dans les analyses publiées dans chaque numéro. On nous propose, dans cette livraison, des réinterprétations de la ballade du *Roi des Aulnes*, de quelques fabliaux, de l'origine du fameux pot de lait de Perrette, et de la différence entre « imitation » et intertextualité. Deux importantes études sont aussi à signaler : la première, de Claudie Bernard, sur « Balzac et le roman historique » ; et la seconde, de Jean-Pierre Richard, sur l'œuvre de Pascal Quignard.

La musique en pages

Le roman de Liszt et l'histoire du tango

LA VIE DE LISZT EST UN ROMAN

Zsolt Harsanyi traduit du hongrois par Françoise Gal Paris, Actes Sud Hubert Nyssen, éditeur 1986, 533 pages

PETITE HISTOIRE DU BANDONÉON ET DU TANGO

Arturo Penon et Javier Garcia Méndez Montréal, VLB éditeur 1987, 71 pages

GILLES POTVIN

À L'IMAGE de l'œuvre du musicien, la bibliographie lisztienne est des plus imposantes, tant par sa quantité que par sa variété. La longue et tumultueuse carrière de l'illustre pianiste-compositeur et chef d'orchestre, de même que son orageuse vie sentimentale n'ont pas manqué de séduire une foule de biographes et de musicographes qui, même de son vivant, se sont mis à l'œuvre avec des résultats souvent discutables. Toute sa vie, Liszt a été une véritable légende vivante, entretenue et souvent amplifiée par son entourage, sinon par lui-même, dans ses écrits comme dans son abondante correspondance, dont la publication fut entreprise même de son vivant.

À l'occasion du centenaire de sa mort l'an dernier, plusieurs ouvrages ont été réédités ou traduits et c'est le cas de la biographie de Zsolt Harsanyi, poète, librettiste et romancier hongrois (1889-1943), parue sous le titre *Magyar Rapszodia* à une date non précisée, qui avait été publiée en 1948, dans une traduction française de Daisy de Segonzac, sous le titre *Rapsodie hongroise : vie de Franz Liszt*.

Dans les 27 chapitres de son ouvrage, Harsanyi nous offre un récit vivant et fortement anecdotique de la vie de Liszt, reconstituant à sa manière l'existence du musicien depuis ses années de jeunesse jusqu'à sa mort à Bayreuth auprès de son ami Richard Wagner.

Dans cette biographie romancée, Liszt, prodige, occupe évidemment une place importante. Il en va de même pour ses premières aventures sentimentales et artistiques, l'auteur



s'attachant à dramatiser à outrance ses rencontres avec les élues de son cœur ou encore ses contemporains devenus aussi célèbres, qui sont Berlioz, Chopin et Wagner.

Il aurait été étonnant que Zsolt Harsanyi se range du côté de la vérité pour ce qui est de la présence présumée de Beethoven au premier récital viennois de Liszt, le 13 avril 1823, alors que ce dernier avait 12 ans. Grâce aux carnets de conversation de Beethoven, on sait depuis longtemps que le jeune Liszt et son père avaient obtenu, par l'entremise de Schindler, une entrevue avec Beethoven au cours de laquelle Liszt sollicita la présence de l'illustre musicien à son concert. Non seulement Beethoven n'assista pas au concert — cela est prouvé — mais il ne monta pas, non plus, sur la scène pour serrer dans ses bras et embrasser le jeune prodige, contrairement à la légende longtemps entretenue par Schindler et Liszt lui-même.

Le livre de Zsolt Harsanyi, sous tous ses aspects, est donc un véritable roman, comme le dit le titre de la traduction de Françoise Gal, traduction par ailleurs excellente. Il a

été conçu pour un vaste public et l'accent est davantage mis sur Liszt le virtuose adulé que sur Liszt le compositeur, dont l'œuvre ne cesse de surprendre.

*** Avec plusieurs décennies de retard sur l'Europe, le Québec subit à son tour l'emprise fiévreuse du tango argentin. Sous l'impulsion de musiciens sud-américains venus s'établir ici, il n'y a pas si longtemps, au moins deux ensembles spécialisés se sont formés et font revivre le tango dans sa forme la plus authentique, celle que lui confère l'indispensable présence du bandonéon, sorte de sous-produit de l'accordéon, si l'on veut, mais qui possède son caractère bien propre, aussi nécessaire au tango que le violon à la musique tzigane.

Mais que savons-nous au juste du tango et du bandonéon ? Les deux experts que sont MM. Penon et Garcia Méndez, bandonéonistes eux-mêmes, nous disent tout ce qu'il faut savoir sur ces deux sujets, dans un petit livre bien documenté et présenté. M. Penon, qui est aussi compositeur, partage son temps entre Buenos Aires, Montréal et Paris. Quant à M. Garcia Méndez, il est établi ici depuis 1973 et il est journaliste et professeur.

L'ouvrage retrace à grands traits les origines du tango, dont l'histoire est centenaire, ainsi que sa pénétration en Europe et son intégration à la vie quotidienne des *Portenos* ou *Portégnés*, nom donné aux habitants de Buenos Aires. Comme il se doit, le texte accumule les noms des plus illustres protagonistes du tango et du



bandonéon, ceux qui, en somme, ont fait son histoire : compositeurs, chefs d'orchestre et autres interprètes.

Le lecteur québécois est naturellement peu familier avec la plupart de ces noms. Il retiendra, cependant, celui d'Astor Piazzolla qui a séduit les Montréalais fanatiques du tango et sans doute aussi celui de Carlos Gardel, le roi du tango chanté, mort dans un accident d'avion en 1935. Pour les Argentins, « Carlitos » est un véritable personnage de légende, dont les nombreux disques demeurent en tête du palmarès latino-américain.

Il faut souligner, en terminant, le côté inusité de ce petit livre fort attrayant du fait qu'il réunit, sous une même couverture, des versions en langue française et en langue espagnole.

Un autre regard sur la naissance

MATERNITÉ EN MOUVEMENT

Les femmes, la reproduction et les hommes de science collectif sous la direction de A.-M. de Vilaine, L. Gavarini et M. Le Coadic Presses universitaires de Grenoble/éditions Saint-Martin, 1987, 244 pages

CHANTAL BEAUREGARD

GLORIFIÉE par les unes, radicalement critiquée par les autres, la maternité est restée souvent en veilleuse dans le mouvement féministe. De nos jours, avec l'évolution des sciences biologiques, la maternité est commandée, presque sur mesure, et elle préoccupe tous ceux qui s'interrogent sur l'avenir de la société. Dans cet ouvrage divisé en six chapitres d'un intérêt certes inégal, des femmes issues de disciplines fort différentes élaborent cette problématique et obligent à la réflexion.

Des allocutions d'une grande perspicacité, des témoignages vibrants, des programmes d'action même. Voilà un ouvrage intelligent dans lequel le féminisme et la maternité ne s'excluent pas mutuellement. On aborde aussi la « démedicalisation » et la réappropriation de la naissance, mouvement initié par la pratique illégale des sages-femmes. C'est la partie du livre qui m'a le plus touchée. Selon Joëlle Golf-Roubault,

sage-femme libérale, l'accouchement à la maison est « un autre regard sur l'événement naissance : la femme a toute la liberté d'écouter son corps, d'accoucher à son rythme, en relation avec celui de l'enfant ».

Si l'idée de départ, l'ampleur du propos et l'originalité avec laquelle chaque sujet est traité sont attrayantes, hélas ! les nombreux textes, rarement de plus de quatre pages, ne permettent aucun débat de fond. Les conférencières ont tout juste le temps de poser un ensemble de questionnements. Devant l'impossibilité d'approfondir les sujets, il me paraît difficile de tirer quelque conclusion. Il aurait mieux valu ne retenir que quelques textes présentés lors des journées d'études, tenues en 1984.

Un volume de référence utile en vue de recherches ultérieures.



Tuyaux sur les « tubes »

GUIDE DU TUBE

1,000 tubes de 1950 à 1987 Paris, Robert Laffont/Seghers

JEAN-FRANÇOIS DORÉ

IL Y A un livre comique qui vient d'arriver en librairie. Un livre qui n'est pas comique parce qu'il est drôle, mais parce qu'il vous fait faire des choses comiques. C'est un livre qui vous fait chanter et rire ; il a pour titre : *Guide du tube, 1,000 tubes de 1950 à 1987*, publié chez Robert Laffont/Seghers.

Dès la première page, on se met à chanter. Le premier « tube » est celui d'Yvette Giraud : *Avril au Portugal* ; le troisième de 1950 : *Cerisier rose et pommier blanc*, d'André Claveau, qui récidive en 1951 avec *Domino*. Pour tous ceux qui, à un moment ou un autre, ont écouté *La Dame de cœur* en direct du café Provincial avec Jen Roger, *La Chansonnette française* avec Jacques Desbaillets et tous les

autres qui ont fait des émissions de radio de ce type, vont retrouver des souvenirs sonores qui les feront sourire, voire rire.

Chaque titre a son histoire, chaque titre est une histoire. En quelques lignes ou plus, ou moins, les auteurs Toesca, Conrath et Kopoul vous la racontent. Petites anecdotes, mises en situation, les rubriques sont courtes, intéressantes, amusantes et pleines de « souvenirs heureux » comme le chante Diane Dufresne. Vous souveniez-vous que la même année, 1967, Jimi Hendrix avait fait un tube de *Hey Joe* et qu'Adamo en avait fait autant avec *Inch'Allah*. En 1964, *The House of the Rising Sun*, des Kinsmen, partageait les palmarès avec *Les Parapluies de Cherbourg* et *Zorro* est arrivé.

C'est une petite mine de petits trésors. Il est en librairie, j'ai vérifié, et il se vend \$ 33.45. Bonne et amusante lecture.

Attention intervenants scolaires! Préparez-vous à participer au concours

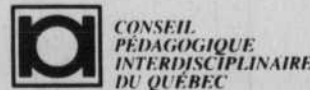
Le français



Le français au pluriel...

Vous avez mis sur pied une ou plusieurs activités ayant contribué à améliorer le français dans votre institution? Surveillez le courrier, car au cours des prochains jours, les directions d'école et de commission scolaire de l'ensemble du Québec recevront les formulaires de candidature qui vous permettront de vous inscrire au concours.

Une initiative du:



En collaboration avec: • L'Association des cadres scolaires du Québec • L'Association des directeurs généraux des Commissions scolaires • L'Association des institutions d'enseignement secondaire • L'Association québécoise des professeurs de français • La Commission des écoles catholiques de Montréal • Le Conseil supérieur de l'éducation • La Fédération des comités de parents de la province de Québec • La Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec • La Fédération québécoise des directeurs d'école • Le Ministère de l'Éducation

Commandité par:

LE DEVOIR

Hydro-Québec

OGIVAN

collaboration

Le Chinatown montréalais

Des difficultés converties en sources de créativité

LES CHINOIS À MONTRÉAL, 1877 À 1951
Denise Helly
Québec, Institut québécois de recherche sur la culture
1987, 315 pages

JEAN FORTIN

L'auteur est avocat de l'étude Pepper et associés

LA VIE chinoise à Montréal vue au microscope; une étude historique et sociologique bien étoffée. C'est avant

tout le fruit d'une recherche laborieuse menée par une anthropologue et sinologue de formation, Denise Helly.

L'ouvrage suit une voie marquée de temps d'arrêt correspondant aux grands événements qui ont façonné le tissu social de cette communauté à Montréal, depuis l'arrivée de ses premiers membres en 1877 jusqu'aux années 50. Au surplus, le tracé de cette voie ressort d'un arrière-plan culturel omniprésent dans tous les chapitres du livre.

La population chinoise de Montréal est issue principalement de la région du Guangdong, située dans le

sud de la Chine. Non seulement cette région a-t-elle été marquée par la diaspora de plusieurs de ses habitants mais elle fut aussi une région en ébullition: la région du Guangdong fut le berceau du mouvement révolutionnaire qui culmina dans la chute, en 1911, de la dynastie mandchoue, dynastie alors régnante en Chine.

Cette partie de la Chine fut le théâtre de nombreux échanges commerciaux entre la Chine et les pays occidentaux. Elle fut aussi en proie au déclin de la paysannerie qui, depuis 1830, à cause de la poussée démographique et de l'inertie des auto-

rités à encourager l'agriculture, se traduisit par un départ considérable de Chinois. Ces départs ne se firent pas sans regret. Plusieurs quittèrent leur pays sans perdre espoir de le retrouver. Au Québec, entre 1877 et 1950, un tiers des immigrants chinois retournèrent dans leur province natale du Guangdong.

Fussent-ils au Guangdong ou à Montréal, les Chinois ont toujours été imbriqués dans un système social basé sur l'existence de clans: en Chine, ce système leur fut néfaste parce qu'il était empreint de rivalité au lieu de solidarité; à Montréal, il leur fut à certains égards bénéfique, car toute dissension devait céder le pas à une solidarité nécessaire pour contrer un certain racisme de la population locale.

Le système clanique vouera sa force à l'assistance, la loyauté et l'honnêteté à l'égard de tout membre. Il se veut un moyen de protection et de repli face à la population locale. En revanche, il se prête bien à servir de moyen de contrôle de ses membres.

La perpétuation au Canada d'un tel système fut à propos. Dès le début de l'immigration chinoise au Canada, plus particulièrement en Colombie-Britannique, naissaient des mouvements racistes anti-asiatiques dont l'effet ne fut pas négligeable. Bien que sous-jacent, ce racisme au Québec ne se présenta pas avec autant d'acuité que dans la province de l'Ouest: au Québec, nul mouvement ne parraina des idées racistes anti-asiatiques.

L'action des mouvements racistes de l'Ouest ne fut point sans lendemains. Des pratiques discriminatoires eurent cours sur le marché du travail. Dès 1886, le Canada imposa une taxe d'entrée aux ressortissants chinois qui voulaient immigrer au Canada: elle était de \$ 50 en 1885 pour atteindre \$ 1,000 en 1903. Notons aussi la promulgation, en 1923, de l'acte d'exclusion, abrogé seulement en 1947.

Ne pouvant s'insérer sans heurts dans le marché du travail, les Chinois envisagèrent très tôt de créer leurs propres entreprises et d'y faire travailler les leurs. Ce fut d'abord le pulvérisement des buanderies et puis des restaurants. Encore là, d'autres difficultés accablèrent les entrepreneurs: le libéralisme économique, la crise économique et, dans une multitude de cas, l'insuffisance de fonds pour démarrer une entreprise. Les immigrants de fraîche date étaient désavantagés par rapport aux immigrants de longue date: la taxe



Dans le quartier chinois de Montréal.
PHOTO JACQUES GRENIER

La France dans tous ses états

L'ÉTAT DE LA FRANCE ET DE SES HABITANTS
sous la direction de Minelle Verdier
Paris, La Découverte
1987, 384 pages

CHANTAL BEAUREGARD

CETTE DEUXIÈME édition de *L'État de la France et de ses habitants* n'est pas une mise à jour du premier tome, qui s'intéressait davantage à la permanence des structures. C'est plutôt son complément

idéal. Car il s'agit, cette fois-ci, de tirer à grands traits les nouvelles tendances que ce pays connaît.

Ce volume s'ouvre sur les questions de société: l'enfance et la famille, le logement et l'environnement, la santé, les loisirs, le travail, la communication et les médias, la création culturelle. Chacune des cinq parties du livre se compose de plusieurs courts articles et débute sur la note humoristique des caricatures de Plantu. La dernière partie, consacrée à la France dans le monde, m'a le plus captivée. On y parle surtout

des faits saillants des années 1985-1986.

Facile à consulter, ce « guide » constitue une excellente référence pour tous les lecteurs désireux de connaître la vie actuelle en France, d'en prendre le pouls, en quelque sorte. Il n'est même pas nécessaire de le lire d'un seul trait. Après tout, il n'est pas interdit de s'amuser tout en regardant les tableaux et les cartes qui agrémentent les textes. Et, pour approfondir certains sujets, des sources bibliographiques ajoutées à la fin.

Entre la diversité et l'éclatement

INDIENS: PAYSANS ET FEMMES D'AMÉRIQUE LATINE
Anthropologie et Sociétés
revue publiée par le département d'anthropologie de l'Université Laval
vol. 11, n° 2, Québec
1987, 177 pages

CLÉMENT TRUDEL

LA RÉVOLUTION mexicaine de 1910 devait redonner la terre aux paysans. Or il y a aujourd'hui cinq millions de paysans mexicains sans terre, soit plus qu'en 1910! Ce n'est là qu'un des nombreux rappels du dernier numéro d'*Anthropologie et Sociétés*, revue du département d'anthropologie de l'Université Laval sur le thème: « Indiens, paysans et fem-

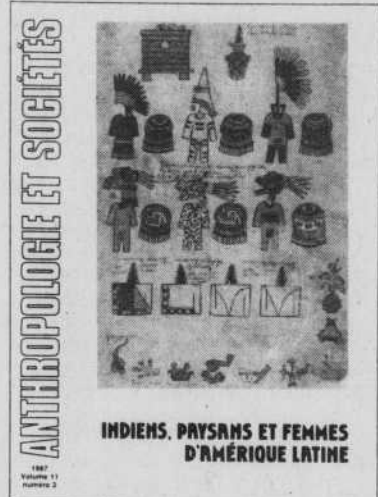
mes d'Amérique latine » (volume 11, numéro 2, 1987).

Oscar Murillo, de l'Université de Cusco, scrute, dans ce numéro, le cas de la paysannerie péruvienne au fil de différentes tentatives de réforme agraire, y inclus le « modèle agraire militaire » de 1969, sous le gouvernement Velasco qui devait amorcer un parti pris favorable aux coopératives. Il conclut que la paysannerie demeure « en marge et coupée de l'État », au Pérou, et pointe du doigt « l'épuisement » du modèle capitaliste que Lima essaie de greffer sur des communautés aux traditions millénaires.

A Jorge Morales, on a confié l'exposé sur les groupes indigènes de Colombie. C'est Luisa Paré qui assure le survol du « mouvement paysan » au Mexique, de 1976 à 1984.

Les huit collaborateurs de ce numéro spécial ont en commun d'avoir multiplié les séjours dans les communautés d'Indiens, de paysans, de femmes dont il est question. Selon Pierre Beaucage et Pierre Brunel, qui signent l'article de présentation, rien n'est exhaustif dans cette approche proposée, la recherche anthropologique oscillant entre la diversité et l'éclatement. Les phénomènes étudiés se situent, en effet, dans des sociétés « secouées par une succession de crises... si ce n'est par une même crise multiforme ».

Le numéro aborde, par exemple, « la contradiction ethnique-nation » chez les Miskitos du Nicaragua (article d'Eckart Boege) et signale la



paix retrouvée depuis l'octroi d'un statut d'autonomie aux minorités. Marie-France Labrecque traite de l'évolution du « mouvement féministe mexicain » qui tente de faire l'unité; il s'agit d'un mouvement avant tout urbain qui a concentré une bonne partie de ses énergies dans la lutte pour la « maternité volontaire » et qui semble avoir davantage de racines dans les villes que dans les milieux ruraux.

Ce numéro contient deux brefs témoignages *nahuas* (nord de l'État de Puebla, au Mexique) sur l'arrivée de métis, à la fin du 19^e siècle, et sur l'attitude des *villistas*, partisans de Pancho Villa durant la révolution mexicaine, face aux Indiens de ce coin. Avec le secret espoir (?) que cette nouvelle histoire, dont fait partie la tradition orale, et cette nouvelle anthropologie, auxquelles aspire l'Amérique latine seront largement tributaires, dorénavant, des majorités que sont les femmes, les paysans et les Indiens de ce continent.

Motif illustré sur une carte de l'UNICEF.
Les cartes de l'UNICEF sauvent des vies.
Achetez des cartes de l'UNICEF.

Contactez:
UNICEF Canada 443 Mt. Pleasant Rd.
Toronto, Ont. M4S 2L8 Téléphone (416) 482-4444
OU appelez sans frais au 1-800-268-6364
(Téléphoniste 509)

RENÉ LÉVESQUE 1922-1987

« Au-delà de quelques cuisants échecs et de la fatigue des guerriers, ces vingt ans nous ont d'ailleurs légué une fierté que ne cesse désormais d'alimenter une confiance croissante en nos capacités. Fût-ce à leur insu, ce sont là des acquis dans lesquels baignent les jeunes Québécois et qu'ils n'accepteraient pas de voir remis en question. »
René Lévesque

À celui qui fut l'édificateur de cette fierté nous disons notre reconnaissance. À tout le Québec qui pleure son départ, nous présentons nos condoléances les plus sincères.

Marc-Aimé Guérin et toutes les équipes de Guérin Éditeur, Lidec et Guérin Littérature

Question de poésie

Un colloque d'estuaire

le vendredi 20 novembre au Salon internationale du livre de Montréal, Place Bonaventure, salle no.4, à 12h30

À l'heure de la désaffection idéologique et politique, du recours à l'intime et à l'autobiographique, comment la poésie et le social s'articulent-ils?

Des communications de
Nicole Brassard
Pierre Nepveu
Claude Beausoleil
Louise Dupré
Antonio D'Alfonso
Hélène Dorion
Yves Boisvert

estuaire

C.P. 337, Succ. Outremont
Montréal, Québec
H2V 4N1

La bonne littérature chez vlb

Dany Laferrière
Éroshima
Un livre qui parle de la mémoire et du désir, de l'horreur de la Bombe et de la beauté de la culture. Un beau succès littéraire par l'auteur du célèbre roman *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*.
174 pages — 12,95 \$

Une idée de La Vie en rose
Qui a peur de?...
Quinze nouvelles écrites par autant de femmes. Une invitation à une aventure peu banale, à un jeu littéraire qui procurera un indéfinissable plaisir de lecture. Qui est qui derrière ces écritures différentes?
146 pages — 12,95 \$

Daniel Gagnon
La fée calcinée
Un livre éblouissant et unique dans le genre: une femme, passée de vie à trépas, est condamnée par la Mort, ici personnifiée, à flotter entre la réalité de son cadavre et celle de son mari, qui l'a tuée, et qu'elle attend de l'autre côté des choses.
116 pages — 11,95 \$

Arturo Penon et Javier Garcia Mendez
Petite histoire du bandonéon et du tango
Le tango est à la mode, c'est plus qu'une simple danse, c'est devenu un style, un mode de vie. Mais qui sait d'où vient cet instrument qui l'a popularisé, le bandonéon. Ce livre nous fournit tous les renseignements et les plaisirs pour mieux apprécier le tango.
144 pages — 9,95 \$

Et dès le 23 novembre...
L'ÉVÈNEMENT LITTÉRAIRE DE LA SAISON!
Myriam première
de Francine Noël
Voici enfin la suite du roman à succès *Maryse*. Les personnages ont vieilli, les enfants ont grandi, mais toujours le même humour, toujours le très grand talent de cette grande écrivaine. LE ROMAN DE NOTRE ÉPOQUE! Réservez votre copie dès maintenant chez votre libraire!

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 13 novembre de 17 h à 19 h
HEINZ WEINMANN
DU CANADA AU QUÉBEC
• l'HEXAGONE

Samedi 14 novembre de 14 h à 16 h
JEAN-LOUIS BAUDOIN
Catherine Labrousse-Riou
Produire l'homme de quel droit?
Puf

Vendredi 27 novembre de 19 h à 21 h
VICTOR LÉVY BEAULIEU
Héritage
Stanké

Samedi 28 novembre de 14 h à 16 h
MONIQUE PROULX
Le sexe des étoiles
QUÉBEC AMÉRIQUE

Vendredi 4 décembre de 17 h à 19 h
NICOLE BROSSARD
Le désert mauve
• l'HEXAGONE

Samedi 5 décembre de 14 h à 16 h
DENISE BOUCHER
Lettres d'Italie
• l'HEXAGONE

Samedi 12 décembre de 14 h à 16 h
FERNAND OUELLETTE

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669



Jean
ETHIER-BLAIS
▲ Les carnets

COMME tout cela est loin ! Je lis parfois, avant de dormir, les *Commentaires* de Monluc, pleins de fantaisie, d'actes d'héroïsme qui paraissent naturels, de coups d'épée, de cavalcades, de blessures et de mort. On se dit que c'est la guerre. Cependant, Monluc, homme-lige des Valois, n'est pas plus éloigné dans le temps que les héros de la Deuxième Guerre mondiale. Ma génération a connu cette guerre; des amis d'enfance à moi y sont morts. Le combat du mont Cassin, au sommet de la reconquête de l'Italie par les Alliés, a entraîné la disparition d'innombrables Canadiens français (sans compter les Allemands, Anglais, Français et autre chair à canon) venus en Europe défendre la civilisation, la démocratie et les grands intérêts économiques, les trusts et l'impérialisme. Nous sommes, depuis lors, devenus sceptiques. Nous avons combattu l'Allemagne et le Japon. Aujourd'hui, nous voyons ces deux puissances pavoiser. L'Angleterre

dominait le monde. Son empire ne voyait jamais le soleil se coucher sur ses rives. Sur les cartes géographiques, on ne distinguait pour ainsi dire que du rose. La marine anglaise sillonnait les mers, écartant tout sur son passage. Voyez où en est l'Angleterre aujourd'hui. Elle est réduite à l'état d'île. Sa fierté n'a pas entièrement disparu. La femme qui la gouverne peut encore tenir tête aux premiers ministres du Commonwealth qui s'agitent autour d'elle comme des pions désarticulés. La force de la tradition régit parfois, encore, les rapports entre les pays; cela aussi disparaîtra. Tout ceci est inscrit dans l'inflexible *mektoub*, dont les oukases s'appliquent aux nations comme aux individus.

Je songeais à l'effondrement des empires en lisant les *Carnets de guerre* de Claude Châtillon (éditions du Vermillon, Ottawa, 1987) comme je le fais en tournant les pages de Monluc. Les témoins racontent toujours la même chose,

qui est l'histoire du courage et de l'honneur, au coeur de la mêlée. Monluc choisit tôt la carrière des armes; Claude Châtillon a à peine vingt ans lorsque l'attrance des combats le frappe de plein fouet. Les vieillards se méfient. Les jeunes gens se jettent dans l'aventure comme dans un premier amour. Ils défilent le destin, sans savoir pourquoi. Claude Châtillon, qui habite pour lors Ottawa, a le sentiment d'une énorme responsabilité. Il fait partie du maëlström, il est emporté par lui. Il croit à la civilisation chrétienne, à la justice de l'histoire. Après ses études, il est devenu journaliste. Il perçoit le bruit sourd, au loin, du cataclysme. Sa famille, son milieu, ne sont pas militaristes; il entend surtout le son de cloche des frankistes et des mussoliniens. Les Canadiens français de cette époque n'admiraient pas Hitler; ils le craignaient d'instinct. Nous faisons la différence entre Mussolini et son puissant allié. La peur du triomphe bolchévique assaisonnait le tout. Je ne crois pas que nous ayons eu entièrement tort dans cette affaire. Nous ignorions le racisme hitlérien, comme l'Occident feint aujourd'hui d'ignorer le racisme soviétique ou castriste, et, en somme, tous les impérialismes se valent. Si Claude Châtillon a choisi de devenir soldat, c'est par souci personnel de civilisation. D'autres étudiants,

soucieux de préserver l'avenir, se trouvaient une sinécure ou devenaient novices dans quelque ordre religieux. Tout pour échapper à la guerre, au compagnonnage, à la cruauté de la vie militaire, à la mort.

Claude Châtillon, lui, part. La machine le broie, mais il résiste à l'entraînement rigoureux à l'extrême, apprend à obéir, à commander, à respecter l'être humain, à l'aimer même. Ce livre déborde d'une belle tendresse, celle du soldat pour le soldat. Les Romains disaient que tout homme est un soldat et que la vie est un combat. Les *Carnets de guerre* font entendre la voix d'un homme pour qui la fraternité des armes n'est pas une vaine locution. Claude Châtillon est allé vers ses hommes, son sergent, son ordonnance, ses combattants, fantassins, avec en lui le sens de sa dignité et de la leur. Il parle sans affectation des grands sentiments qui donnent un sens à la vie des armes : l'honneur, la fidélité, l'amitié, le rapprochement des êtres devant le danger partagé. Il a vu des hommes mourir; il se dit : Pourquoi eux ? pourquoi pas moi ? Les destins de ces hommes sont régis par des lois qui nous échappent. Devant cette terrible réalité, Claude Châtillon redresse le front, fait son travail de soldat en essayant d'épargner les vies d'hommes. J'aime que le courage

s'allie au froid bon sens et à la mansuétude. Ces vertus tempèrent l'horrible monotonie des combats.

Après un séjour en Angleterre (et cela nous vaut des pages sympathiques sur la campagne anglaise, Londres, le sang-froid des Anglais), Claude Châtillon part pour l'Italie. Nous sommes en 1943. Mussolini chancelle, les troupes allemandes, dignes pourtant de vaincre, s'accrochent désespérément à la moindre butte, au plus minuscule ravin. Il faut leur arracher chaque parcelle de terrain. Claude Châtillon est lieutenant au 22^e Régiment royal. Il est entouré de héros, Bernatchez, Triquet, celui qui sera le général Allard. Ce sont des héros qui ne se conçoivent pas comme tels. Ils vont et viennent au milieu des ennemis, prudents et le regard d'aigle. Ils commandent, ils exécutent des ordres, ils suscitent l'admiration parce qu'ils occupent le premier rang avec un naturel qui relève du prodige. Au cours d'une permission, Claude Châtillon et ses amis voient le Vésuve en éruption, les flammes du cratère, les blocs de lave qui viennent rouler à leur pieds. La guerre est semblable au Vésuve. Elle détruit parce que l'ordre, la nature le veut ainsi. Attila se nommait le fléau de Dieu. Avait-il raison ? Avait-il tort ? Seul l'équilibre de notre monde saura le dire.

Lorsque la mort est partout présente, chaque brin d'herbe, chaque paysage, chaque situation incongrue prennent une autre dimension. La nature et les êtres existent, soudain, parce que, tout à l'heure, ils peuvent cesser d'exister. La présence de l'univers est très forte dans les *Carnets de guerre*. Claude Châtillon a-t-il raison lorsqu'il écrit que les canons sont « le défi de l'homme au Grand Ordonnateur de l'Harmonie, de la Paix, de la Beauté et de l'Unité » ? Les canons ne sont-ils pas, au contraire, au service de cette Harmonie ? Avec le recul de l'histoire, nous constatons que toutes les guerres ont été justes ou le contraire, selon. Ce qui est certain, c'est qu'elles ont permis aux faibles de s'enfuir ou de se cacher (sous prétexte d'accomplir plus tard un destin à leur mesure), aux forts d'affirmer leur personnalité, et, d'une façon générale, à des pans entiers de l'humanité de disparaître. On ne peut tirer d'elle aucune autre leçon. Le pacifisme est un bel idéal en soi, passé aujourd'hui au service de l'Union soviétique. Nous savons tous cela. Et nous-mêmes, échapperons-nous à la guerre ? Il est bon de s'entendre rappeler ce que nous avons tendance à ignorer, à oublier. Claude Châtillon est notre contemporain. Monluc et César aussi, à leur façon. On dirait presque un chapitre de Plutarque.

◆ Montréalaisir

d'éditeurs. Ces hommes à l'esprit entreprenant ne pouvaient voir les choses qu'en grand. « Le livre, me confie M. Carey, c'est avant tout une affaire commerciale. Les livres européens sont chers, même le livre de poche n'est pas à la portée de toutes les bourses. À cela, il faut ajouter les frais d'occupation du local, vaste de 8,000 pieds carrés (restaurant et département disques non compris) et les frais de personnel. Quinze personnes en roulement, ce n'est pas une mince affaire. » Mais, concurrence oblige, Montréalaisir se doit d'offrir des livres à rabais : 25 % sur les *best-sellers*, jusqu'à 70 % pour les soldes d'éditeurs auxquels tout un étage est réservé. Au terme d'une entente avec Radio-Canada, on a prévu un coin pour les agendas, illustrés, cartes postales, jeux, *snoopies* et *tee-shirts*, etc., de la société d'État, moyennant, bien sûr, un bon 40 % sur les ventes.

Selon Robert Leroux, il faut toujours offrir davantage, varier les plaisirs, donner l'impression au client qu'il change de décor, l'amener tout naturellement d'un étage à un autre, le laisser s'attarder comme dans n'importe quel centre commercial. « Pour mener à bien une entreprise comme celle-ci, précise-t-il, il faut être situé dans un endroit passant. Fini le temps des bouquineries de la rue d'en arrière; même les coordonneurs n'y font plus recette », ajoute celui qui, à une certaine époque, a connu bien des tourments dans sa petite librairie Opuscule.

Montréalaisir mise également sur les ventes au collectivité, bibliothèques, écoles, entreprises. « Question de survie », commente Jocelyn Gendron, responsable de ce secteur qui est encore à ses premiers balbutiements. Selon lui, ces ventes doivent représenter de 40 % à 50 % du chiffre d'affaires, autrement l'entreprise va à vau-l'eau.

Il va sans dire que, depuis avril 1987, on cherche encore un peu sa voie à Montréalaisir. On s'essaie, on tâte le terrain, on explore. Les chiffres ne sont pas sortis des livres comptables, les caisses enregistreuse continuent inlassablement de gober leurs chiffres sans faire de détail. M. Carey, pour sa part, voudrait accorder encore plus d'importance aux livres d'art pour « donner un cachet personnel » à sa librairie, et « attirer une clientèle relativement aisée, pas seulement celle de l'Université du Québec à Montréal toute proche ». Pour le moment, le sourire est sur les lèvres, les encouragements sont de bon augure. Des encouragements qui proviennent d'une clientèle encore difficile à définir : « Nous sommes situés dans un endroit en devenir, communément appelé "futur nouveau centre-ville", me confirme Robert Leroux et Roland Carey. Nous sommes à mi-chemin entre Saint-Denis et la Place des arts, en quelque sorte un trait d'union entre les deux. »

L'endroit draine toutes sortes de gens, nantis ou pas, professions libérales ou étudiants, dans cette partie de la ville qui se cherche un peu. On me fait remarquer, à juste titre, que déjà les lieux ont changé de décor. Les petits cafés à l'européenne gagnent du terrain, des arbres seront plantés bientôt, certains commerces se voient contraints de se mettre tranquillement au diapason. À Montréalaisir, on ne me cache pas que la vitalité du quartier est presque une condition *sine qua non* à la bonne santé de l'entreprise. Quant à l'édifice La Patrie au cachet historique indénié, il mérite bien d'être entouré du plus grand soin. Son propriétaire, M. Taillefer, ne voulait surtout pas qu'il soit dénaturé. Qu'il se rassure. Il n'y a pas une seule note discordante. Avec ses façades grises et majestueuses, ses néons aux courbes harmonieuses et discrètes, l'édifice est l'exemple même de l'heureux mariage entre le vieux et le moderne, l'immuable et le fugace.

— France Lafuste

◆ D'Ormesson

man, c'est le temps. Je crois de plus en plus qu'il n'y a pas d'autre réalité que le temps. La condition humaine, c'est le temps.

« Votre vie, ma vie et celle de tous les autres, c'est du passé qui mord sur l'avenir. Le passé s'allonge pendant que l'avenir diminue. Votre existence n'est rien d'autre que de l'avenir qui se transforme en passé. Et, en même temps, on peut dire que nous sommes toujours dans le présent et que l'avenir et le passé n'existent pas. Donc, la condition humaine consiste à être continuellement dans quelque chose qui n'existe pas, puisque l'homme est toujours dans le présent et qu'il n'y a pas de présent. Pourtant, il existe ! »

« Dans ce sens, on peut dire que le roman n'est rien d'autre que du temps qui passe et qui dure. Dans un roman, il faut qu'une destinée s'accomplisse, que ça bouge, qu'il y ait du changement, ne serait-ce qu'au niveau de l'écriture. »

De l'avenir

Que réserve l'avenir à Jean d'Ormesson, qui semble tout posséder et tout réussir ? Les hommes ont besoin de progrès matériels mais, immédiatement après, ils ont besoin qu'on leur raconte des histoires. L'histoire peut sauver le monde parce que le monde, en fin de compte, c'est une histoire. Quand le monde sera terminé, quand nous serons tous morts, quand nos amours et nos amitiés n'existeront plus, eh bien ! il restera une histoire. C'est pourquoi ma seule envie, ma seule ambition, serait d'écrire encore un ou deux bons livres. Et je donnerais tout pour écrire un autre bon livre... »

— Guy Ferland

◆ Tad Szulc

parti *Orthodoxo* ou s'en est-il servi ? etc.

Szulc a trouvé beaucoup de propagande *anti* ou *pro*, rarement des exposés nuancés sur Fidel qui, très tôt, avait pris conscience de l'importance d'un appareil de *propagande*. Il n'est pas toujours aisé de tirer au clair les relations du PC cubain avec l'avocat « putschiste ». Les « castristes » ont pris soin de réviser l'histoire. Heureusement que l'enquêteur peut confronter les versions et débattre des pionniers du PC cubain : Fabio Grobart ou Alfredo Guevara, par exemple.

De passage, lundi dernier, au DEVOIR, Tad Szulc s'explique : les matériaux de ce portrait sont souvent inédits; ils peuvent servir aux futurs historiens de la révolution cubaine. L'édition parue chez Grijalbo (Barcelone) risque d'être la plus recherchée : elle donne les textes sans le double filtrage de la traduction. (Grijalbo a aussi publié, en 1982, une *Histoire contemporaine de Cuba*, de Hugh Thomas.)

Comme précurseur, Szulc eut un collègue aujourd'hui décédé : H. Matthews, qui « découvrit » Castro dans la *Sierra Maestra*. Dans *Le Point* du 12 octobre, Jean-François Revel estime que Szulc « frise la blague » en affirmant avoir « évité d'étudier en profondeur les réussites et les échecs » de la révolution. Réponse de l'auteur : c'est un choix professionnel que j'ai fait en accord avec mon éditeur. Résultat : Szulc paraît escamoter les étapes récentes et Revel lui reproche de minimiser les « méfaits du dictateur ».

Le livre s'attarde à l'évolution de la pensée et de l'homme. Szulc revient, en entrevue, sur le complexe « anti-bourgeois » de Fidel, sur l'utilisation qu'il fait du terme dans un style que même les marxistes les

plus traditionnels ont délaissé. Si Fidel n'a jamais été « anticlérical » c'est que l'Église, à Cuba, n'a pas eu l'influence dont elle se sert en Pologne ou au Nicaragua. Le président cubain semble avoir « une espèce de communauté » avec la religion catholique : c'est l'un des rares marxistes qui vous citent par cœur la Bible et les Pères de l'Église. Castro a aussi saisi que la théologie de libération était un germe d'espoir pour la révolution et pour le tiers monde. Le chef de la révolution cubaine aurait bien aimé une visite du Pape dans son archipel, pas une simple escale technique, mais « je ne vois pas Jean-Paul II arriver à Cuba... »

Le flamboyant Fidel des tribunes et le « très réservé » Castro en privé ne font qu'un. Szulc insiste sur la solitude du pouvoir, accentuée encore depuis la mort du Che et celle de Celia Sanchez. Avec une si vive intelligence, Fidel reste, pourtant, à l'écart de tentatives de renouveau, se surprend Szulc. Il faut à Cuba, dira-t-il en reprenant des critiques entendues, « une révolution culturelle sans le sang ».

Fidel sait, « je le dis avec tristesse », que cette révolution « ne marche plus ». Il y a là un cercle vicieux qui fait que Fidel regrette l'absence de « Don Quichotte de la plume » dans une presse qu'il a contribué à rendre insipide.

Erreurs et « bêtises » ? La révolution n'en est pas exempte. Szulc choisit d'illustrer le fait que, grâce à Fidel, les Cubains ont recouvré le sens de l'identité, le « *self-respect* ». L'héritage de la révolution se retrouve dans l'éducation, dans la santé publique, dans l'alphabétisation, et « tout cela n'a rien à voir avec l'idéologie ». Les Cubains ne se sentent plus citoyens de seconde classe. Les nombreuses gaffes commises par les Américains face à Cuba, avant et après 1959.

Essai-poulet

JACK KEROUAC
Victor-Lévy Beaulieu
Montréal, Stanké
1987, 261 pages

NOTES DE LECTURE
GUY FERLAND

UNE BIOGRAPHIE ? Un essai ? Une étude critique ? Un roman ? C'est un peu tout cela. Si V.-L.B. a de la difficulté à donner une rigueur à son analyse, c'est parce que son sujet le passionne. Il ne peut pas s'en séparer.

V.-L.B., c'est Jack Kerouac. Sa vie personnelle, sa femme, son bébé qui pleure, ses amis, ses réflexions, tout cela se mélange avec les romans qu'il tente d'étudier et d'interpréter. Peut-être

n'est-on jamais allé aussi loin dans le coeur de l'oeuvre du grand Jack.

Une phrase, ajoutée dans un petit texte en fin de volume à cette réédition (la première édition remonte à 1973), résume bien l'esprit de l'entreprise : « Lire, c'est d'abord ce voyage de découverte dans le corps de l'autre, c'est apprendre à dériver et c'est comprendre aussi que les phrases n'existent qu'en fonction du désir, désir de celui qui les a écrites dans la solitude et désir aussi de celui qui les lit dans la solitude... »

Cette passion pour le corps du texte de l'autre, V.-L.B. nous la transmet par son écriture singulière. Pour tout dire, ce petit livre est une leçon magistrale de lecture et d'écriture.

NOUVELLES en FORMAT DE POCHE
CERTAINS JOURS SONT FRAGILES
Robert Olivier. 211 p. 7,95 \$
3e trim. 87. ISBN 2-9801005-0-1
D'une nouveauté à l'autre, un fil conducteur: la solitude et la fragilité des êtres. Mais aussi, à travers ces situations singulières, ces émotions exacerbées, un rythme et un ton bien particuliers que le lecteur aura plaisir à apprivoiser.
Editions du funambule
B.P. 494, succursale A, Longueuil J4H 4B8

ÉCRITS DES FORGES
C.P. 335
Trois-Rivières, G9A 5G4
nouveautés

- GARDEZ TOUT de Yves Boisvert
- SUITE CONTEMPORAINE de Jean-Paul Daoust
- TIMBRES de Guillevic
- DES NOIRCEURS DU CORPS de Louis Jacob
- TALC COULEUR Océan de Jacques Josse
- AU PLAISIR de Gilbert Langevin
- PARI de Jean Leduc
- MONTRÉAL BRÛLE-T-ELLE? de Hélène Monette
- SURSIS de Alphonse Piché
- GATIEN LAPOINTE: L'HOMME EN MARCHÉ de Bernard Pozier
- L'ACCÉLÉRATEUR D'INTENSITÉ de André Roy
Gagnant du Grand Prix de Poésie de la Fondation Les Forges 1987
- L'APPRENTI FOUROYÉ (poèmes 1966-1986) de Franck Venaille
- POÈTES QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS collectif de 27 poètes sur vidéo réalisé en co-édition avec le Collège de Ste-Foy
- et REVUE DES FORGES, no 23

LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

du 14 novembre prochain sera consacré au SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 10^e ANNIVERSAIRE et à tous ses participants

Date de tombée: 6 novembre 1987
Réservations publicitaires
Jacqueline Avril: (514) 842-9645